



Guy D'Amours

Propos importuns

carnets

De Courberon

**Les données de catalogage avant publication
sont disponibles à Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et
Archives Canada.**

Les Éditions De Courberon
500, rue Principale
Saint-Patrice-de-Beaurivage (Qc)
Canada G0S 1B0
info@decourberon.com
Téléphone : 418 609-3458
Télécopie : 1 866 596-3873
www.decourberon.com

Œuvre en couverture :
Jael et Sisera, Jacopo Amigoni (1682-1752)
© Ca' Rezzonico - Museo del Settecento Veneziano, Venise

ISBN 978-2-922930-59-7

© Éditions De Courberon et Guy D'Amours, 2012.
Tous droits réservés pour tous pays.

SODEC
Québec 

Les éditions De Courberon remercient la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication.

Du même auteur

Les mémoires de Merlin, Saint-Patrice-de-Beaurivage, éditions De Courberon, 2001.

D'un certain point de vue, Saint-Patrice-de-Beaurivage, éditions De Courberon, 2002 [avec des illustrations à l'encre de Chine de Béatrice Leclercq].

Un réveil agité d'histoires, Saint-Patrice-de-Beaurivage, éditions De Courberon, 2003 [première édition].

Les mémoires de Merlin, Saint-Patrice-de-Beaurivage, éditions De Courberon, 2007 [nouvelle édition en format de poche].

L'Attente, Saint-Patrice-de-Beaurivage, éditions De Courberon (Collection « Murmure »), 2008.

Tout sauf gris, Saint-Patrice-de-Beaurivage, éditions De Courberon, 2009.

Les bâtards de Camelot, Saint-Patrice-de-Beaurivage, éditions De Courberon, 2011.

Guy D'Amours

Propos importuns

carnets

De Courberon

*À mes grandes œuvres,
Roxanne, Félix, Léonie, Anaïs et Théo.*

Je parle seulement pour moi et quelques
autres puisque beaucoup de ceux qui ont
parole se déclarent satisfaits.

Gaston Miron

Notes sur le non-poème et le poème

Et la pensée, toute pensée, tout exercice libre
de la pensée, peuvent être regardés comme de
sombres écarts envers la morale ; et de cou-
pables manquements à la modernité.

Philippe Muray

Après l'Histoire I

NOTE

Ce livre s'adresse à tous, mais il serait naïf de croire qu'une majorité qui veut avant tout s'amuser et voir des spectacles puisse s'y intéresser. À quoi bon réfléchir et se questionner, voire lire tout court, quand il est si facile d'écouter et répéter ? Néanmoins, je ne désespère pas de trouver et toucher au passage des lecteurs dispersés dans la foule des consommateurs-spectateurs. Des commentaires sur mes publications antérieures me prouvent que publier mes écrits n'est pas encore tout à fait inutile et qu'il se trouve encore des gens insatisfaits du sens que l'on voudrait bien donner à tout avec l'accord de tous. Même unanime, une ineptie demeure une ineptie ; certains s'en rendent compte, mais ils se font de plus en plus rares ou étrangement silencieux.

Dans cette ère de nouvelles planétaires en pixels, à cette époque où l'on n'a jamais autant fourni d'informations, certains ont l'impression de savoir ce qu'il faut pour porter un jugement raisonnable sur tout et n'importe quoi. Ils se croient en mesure de délibérer avec verdict final et sans appel, après avoir eu une dose médiatique quotidienne (journal, radio, télé, web) et en avoir discuté au travail, à la pause. En réalité, et l'évidence de cette affirmation apparaît à la moindre conversation qui dépasse un peu le raisonnement binaire, ils sont de plus en plus nombreux à ne

connaître à peu près rien sur à peu près tout. Ceux-là prennent leurs opinions pour des arguments, et l'idée même que je formule ici soulèvera chez eux une indignation qui n'a d'égale que leur incapacité à penser par eux-mêmes. Ils sont pour ou contre certaines choses et croient beaucoup plus qu'ils ne savent. Ils n'ont pas le temps de penser et ont la certitude, malgré cette carence, d'avoir des pensées, quand ce ne sont que des résumés d'idées que d'autres ont eues à leur place. Leur unique but semble être le bonheur, quand bien même toute vérité en serait exclue.

Par ailleurs, on trouvera sans doute les textes réunis ici fort différents de ce qu'on a été habitué de me voir écrire. Un jugement probable sera de les considérer comme un opposé de ce que j'ai publié jusqu'ici. On aura tort, et la raison en est que mes fictions sont nées du même souverain désir de liberté qui est à la source de ces carnets. Saisies à travers les filtres abrutissants de notre époque, supportées par un bombardement de propagande déguisée en information, certaines idées ne résistent pas à la mode du prêt-à-jeter, à la vision mercantile de l'*homo economicus* et au raisonnement binaire de l'homme festif. Ainsi, on aura lu dans ces œuvres ce qu'on aura bien voulu — ou pu — y lire, et le mieux étant de le faire en conservant ses idéaux de lectrice de revues à la mode, de consommateur-spectateur ou de citoyen moyen qui n'en a plus aucun.

Dans tout ce que j'ai publié à ce jour, là où j'ai mis des réflexions sur la mort, l'amour, la passion et toutes ces flammes qui font l'humanité (*Les mémoires de Merlin*, 2001), certains n'auront vu qu'une histoire de magicien. Quand j'ai parlé de la léthargie du plus grand nombre, du pathétique combat pour les futilités et, surtout, du dégoût répandu pour toute forme de liberté (*Un réveil agité d'histoires*, 2003), ce sont des histoires émouvantes qui auront été entendues par plusieurs. Lorsque j'ai décrit poétiquement l'insignifiance de l'existence qui fait la norme aujourd'hui, la tragédie du désir qui tourne en boucle sans fin, l'absence à soi-même et aux autres que l'on voit partout sans même sourciller (*L'Attente*, 2008), quelques-uns n'auront trouvé rien de mieux à dire que ce que j'écris est triste ou mélancolique. Enfin, *Tout sauf gris* (2009) n'était pas un joli livre de photos agrémenté de textes comme d'aucuns l'ont cru, mais une galerie d'exaspération enrichie de cris de guerre.

Je ne pense pas que ces carnets auront un meilleur sort. Il s'en trouvera encore pour n'y rien comprendre. Je ne saurais leur en tenir rigueur quand leur désir d'avoir et le spectacle continu de la société les empêchent systématiquement d'être et de réfléchir. *The show must go on*, et ils ont de bons sièges.

Aussi, on saisira aisément que ce livre n'est pas un objet de mode consommable que l'on

feuillette sur une plage un cocktail en main. Il a été écrit au fil des jours, en réponse à une absurdité de l'actualité, sur le vif d'une émotion ou à partir d'une réflexion sur la condition humaine. Je l'ai rédigé parfois en riant, souvent pour ne pas crier et quelquefois pour ne pas pleurer.

On dit qu'il y a au moins sept façons de livrer une même idée. Pour ma part, je n'en connais que deux : avec des fleurs ou avec un revolver. Si j'ai écrit précédemment en parfumant ma pensée, la plupart de ces pages ont plutôt des odeurs de poudre. Il serait inutile de m'en tenir rigueur : *je plaide la légitime défense.*

JE LES VOIS tomber un à un. Les poings descendent et se glissent dans les poches des vestons ou s'agrippent aux poignées des malles de cuir noir. Les mentons se rasent, les ventres s'arrondissent, les cartes d'affaires s'embellissent. Les cris de guerre deviennent des chuchotements, quand ils ne muent pas carrément en rires d'hyènes. Les voitures grossissent au même rythme que l'accablement du travail, qu'ils nomment fièrement promotion. Les discours tanguent, les langues fourchent, les culs s'assoient. Le combat devient personnel, les malheureux à défendre familiaux, quand ce n'est pas privés, voire privé, sans « s ». Les soupers entre amis ressemblent de plus en plus à des comités. On mange en discutant affaires et actualité. Aux cocktails s'enchaînent les 5 à 7 où tous regardent leur montre du coin de l'œil. Les « piquettes » se font de plus en plus rares, comme les débats de fond. La hache de guerre a été enterrée pour de bon et on l'a remplacée par un calumet de paix, sans tabac s'il vous plaît. Les bâillements incontrôlables surviennent tôt, les accouplements spontanés de plus en plus rarement. « À l'improviste » est désormais une expression réservée à la température. L'indignation est de mise pour le prix exorbitant de l'essence, les impôts trop élevés, les suicidaires qui bloquent les ponts. Ils commencent à comprendre certaines paroles, certains actes, certaines attitudes. Ils ne savent plus pour qui ils vont voter. Les

yeux se plissent, les bouches se crispent, les mains s'agrippent. Bientôt, ils vont commencer à jeter un coup d'œil à la page nécrologique, juste au cas où.

CHAQUE FOIS, c'est la même chose : je ne sais pas dire clairement pourquoi je suis incapable d'exercer un emploi *normal* et refaire tous les jours, aux mêmes heures, le chemin entre moi et une charge quotidienne rémunérée. Questionné sur le sujet, je divague, je glisse gauchement entre les mots *autorité, fatigue, art, temps, obligation...* Mais cela ne dit rien, cela ne fait qu'effleurer les profondeurs de mon souverain besoin de liberté. Je sors toujours de ces explications souillé, comme si j'avais tenté de vanter les bienfaits du naturisme à des habitants du Grand Nord.

ILS NE TOLÈRENT les artistes que s'ils sont amuseurs publics.

ILS TENDENT DES bouées de sauvetage, mettent des radeaux à la mer, et parfois même de luxueux paquebots. Ils ne comprennent pas que leurs offres sont méprisées. C'est qu'ils ignorent que l'on voit la mer agitée du monde les avaler un à un. Et même si on lacérait leurs voiles ou per-

çait la coque de leur navire, ils rameraient avec leurs mains vers l'ombre du typhon.

S'ILS SONT CAPABLES de continuer à vivre comme ils le font, c'est qu'on a réussi à leur faire croire qu'un jour ce sera différent : dans ce monde-ci ou dans un autre.

IL SE POURRAIT que le tatouage et le piercing soient des manières de n'être pas seul. Marins et prisonniers connaissent mieux que quiconque cette solitude qui n'est pas choisie et c'est parmi eux que l'on retrouve à la fois l'origine moderne et l'expansion civilisée de ces réappropriations corporelles. Ce qu'on appelle des modes aujourd'hui ne sont peut-être que des bouées de sauvetage contre le naufrage contemporain de l'individualisme.

CEUX QUI CONTRÔLENT l'information dont ils gavent la population n'ont aucun intérêt à voir celle-ci se mettre à douter, ne serait-ce que par instinct de survie, de la véracité de la *réalité* qui leur est proposée. Ainsi laisse-t-on filtrer modérément quelques idées marginales ça et là, preuves bien contrôlées — et finalement aseptisées — qui créent un climat de confiance établi sur

l'impression d'un débat d'idées qui dans les faits se révèle inexistant.

FAIRE DE L'ART et la littérature des sciences à tout prix. Certains s'y complaisent parce que ce sont des scientifiques qui rêvent d'être des artistes. Les universités et les coteries littéraires sont pleines de ces *ratés sympathiques* qui cherchent à dicter la formule gagnante du bel art.

CERTAINS JOUENT AUX artistes comme d'autres aux hommes d'affaires. Dans les deux cas, l'argent, la folle passion des humains.

SE LIRE. Se relire. Constat du début de mon ignorance. Désespoir des limites du langage, de mon langage. Il me semble souvent que je fais un casse-tête sans avoir toutes les pièces. Mais qui donc a touché à cette satanée boîte sans que je m'en rende compte ?

SURVIVRE PAR SES œuvres. Quelle absurdité ! Quand bien même ce que j'ai écrit serait lu dans le monde entier, que cela me rapportera-t-il après ma mort ? L'empereur romain Marc-Aurèle avait vu juste : on le lit encore — si peu —, mais le

nom sur la couverture pourrait bien être Néron et tout le monde s'en moquerait éperdument.

ÉCRIRE EST POUR ceux-là un passe-temps ;
c'est pour moi un moyen de survie.

LE CRÉATEUR QUI n'accepte pas d'être commercialisé ou rentabilisé est inévitablement destiné à la honte, au rejet, à la folie... ou à la sérénité.

DEPUIS QUELQUE TEMPS, j'entends de plus en plus souvent certaines de mes connaissances décrier la jeunesse. J'ai peine à croire que le temps vient de me faire passer du côté des vieux qui ne comprennent rien. Hier à peine, nous les ridiculisions avec plaisir, comme dans *Les bourgeois* de Brel. J'ai la certitude que la jeunesse d'aujourd'hui n'est pas différente de celle d'il y a vingt, cinquante ou cent ans. Les esprits aiguisés y sont toujours minoritaires. Ce fossé des générations ne date pas d'hier : on a trouvé sur une tablette d'argile babylonienne vieille de 3000 ans les phrases suivantes : « La jeunesse d'aujourd'hui est pourrie jusqu'au tréfonds, mauvaise, irréligieuse et paresseuse. Elle ne sera jamais comme la jeunesse du passé et sera incapable de préserver notre civilisation. » Il y a deux façons de comprendre

ceci : la première est d'y voir ce fossé des générations qui se perpétue. La seconde, c'est de se dire que celui qui a écrit ceci avait raison : la civilisation babylonienne n'est plus.

L'HISTOIRE DE MERLIN est un mythe, car nous portons tous en nous le désir de nous sacrifier pour quelque chose : la patrie, la famille, la gloire, la richesse, les idées, l'égo.

POURQUOI UNE TELLE volonté, chez la plupart des artistes, d'être admiré par des boutiquiers avides, des banquiers ignares et quelques sots ?

LE PROBLÈME EST de sentir les secondes s'égrener une à une, de ne pas vouloir les voir fuir ainsi et, *à la fois*, souhaiter qu'elles s'écoulent jusqu'à la dernière en un instant de consommation foudroyant.

NÉ EN 1763, Jean-Baptiste-Jules Bernadotte devint maréchal de France en 1804, prince de Ponte-Corvo en 1806 et roi de Suède et de Norvège en 1818. Ses descendants règnent encore sur la Suède. En 1844, alors qu'il était sur le point de mourir, on fit venir à son chevet le

médecin. Celui-ci s'activa sur le mourant afin d'alléger ses souffrances. Quand il lui retira sa chemise, sa surprise fut de taille : sur la poitrine, tatoué dans sa chair, Jean-Baptiste-Jules Bernadotte, roi de Suède, avait fait inscrire, cri du cœur de jeunesse : « Mort aux tyrans, morts aux rois ».

IL S'ÉTONNAIT DE ce que la jeunesse de son temps écoutait trop de télévision et jouait des heures à des jeux vidéo insignifiants, plutôt que de suivre les cotes de la bourse et chercher un moyen de devenir riche.

TRÈS CHÈRE JILA IZADI¹,

Je vis sur une terre à l'autre bout du monde, dans un pays où les gens ne mangent pas tous trois fois par jour, mais où ils n'ont pas à craindre d'être torturés ou lapidés pour avoir transgressé la loi. Un monde où la liberté n'est pour certains que le droit de faire n'importe quoi, n'importe quand, mais dans lequel on ne tolère guère l'inacceptable sordidité que tu subis. Une nation où tout le monde n'est pas toujours d'accord, mais

1. Cette lettre a été rédigée quand je venais d'apprendre que Jila Izadi, une Iranienne de 13 ans, avait été condamnée à la lapidation par un tribunal à Marivan, pour avoir eu des relations sexuelles avec son frère de 15 ans... qui dans les faits l'avait violée.

où l'on s'affronte en agitant des pancartes et en confrontant des idées, presque tout le temps sans violence. Nos peurs? Manquer d'amour, manquer d'argent, ne pas s'accomplir, être malade, mourir et voir ceux qu'on aime mourir. Des peurs légitimes, certes, mais jamais au grand jamais la peur d'être arrêté en plein jour, cagoulé, traîné sur des dalles froides, humides, pleines de sueur et de peur, enfermé dans une pièce sombre sans lumière, sans droit de parole, sans espoir. Jamais la peur d'être exposé devant une meute de chiens qui n'ont jamais péché armés de pierres ; jamais la crainte de sentir les premières pierres qui ouvrent le crâne, cassent les dents, défoncent les os, broient la chair ; jamais l'horreur d'espérer qu'une de ces pierres touche la tempe pour mettre fin à ce supplice de charognards. Tu sais quoi? Le pire c'est que ce ne sont que des hommes qui ont inventé toutes ces règles qui ne servent qu'à asservir ou à soulager les angoisses de vivre sans réponse. Autrefois, dans mon monde, on brûlait vif des humains pour la gloire de cette utopie. Aujourd'hui, je ne risque plus le bûcher pour un mythe, mais toi, oui : *on te massacrera pour la gloire d'un dieu qui n'existe pas*. Et si je me trompe, si d'une quelconque façon il arrivait qu'un grand barbu soit responsable de tout cela, je te jure qu'à ma mort, à l'instar d'Henry Miller, j'irai lui cracher au visage en ton nom et le mien. Sois forte, il ne te reste que cela. Nous sommes quelques-uns

qui continuons de nous battre pour un monde de véritable liberté. Paix.

LE PARADOXE DE ce que j'écris : d'une part, une rage sourde contre la misère du monde, une colère volcanique devant la vie devenue système ; d'autre part, une quête acharnée pour retrouver le rire pur de l'enfance dans cette vie désenchantée.

FOREST GUMP EST une fantaisie cinématographique bien ficelée qui contient des moments superbes. Croire qu'on a voulu y exposer la possibilité bien réelle de l'*American Dream* montre qu'on l'a compris à l'inverse : on n'y suggère pas que tout le monde puisse réussir, on y dit plutôt, avec un clin d'œil, que n'importe quel imbécile, si la chance lui sourit, peut devenir riche, célèbre et heureux.

D'AUSSE LOIN QUE je me souviens, j'ai toujours rechigné devant le travail imposé. Déjà, dans mon enfance, je me cabrais comme un cheval sur le point de ruer dès qu'il s'agissait de faire quelque chose que d'autres avaient décidé qu'il fallait que je fasse. Que ce soit « pour mon bien », parce qu'« il le fallait », parce que c'était « comme ça » ou que « tous les autres le faisaient »,

une guerre violente se déclenchait en moi à tous coups. Évidemment, menaces, chantage et considérations raisonnables finissaient souvent par me faire plier l'échine et je me conformais alors aux exigences de l'autorité. Mais avais-je la chance d'outrepasser ces exigences, que je me vautrais dans ma liberté qui n'en devenait que meilleure parce que volée aux « il faut » de ce monde. Les obligations se métamorphosaient ainsi en des moments de pure souveraineté : mon « heure et demie d'étude obligatoire », de 18 h 30 à 20 h les soirs de semaine, se transformait en finales de la LNH où les buts se comptaient en lançant des dés, ou en entraînement intensif de tir au poignet contre... un élastique ! La messe dominicale devenait un temps béni où je triais mes nouvelles cartes de hockey en mâchant la gomme baloune rose poudrée dont j'ai encore le souvenir olfactif. Ma collecte de journaux hebdomadaire prenait des allures de conseil de bande quand mes amis me rejoignaient pour fumer clope sur clope... Avec le temps, cette fuite de l'imprécation du verbe *falloir* n'a guère changé. Le plaisir intense que je puise dans chaque geste qui me permet de déroger à la bienséance bourgeoise, aux convenances crasses, aux usages éculés, aux protocoles conformistes, bref à tout ce qui procède de l'habitude paresseuse et de l'autorité passéiste, me plonge encore aujourd'hui dans les délices rabelaisiens du petit garçon que je fus.

JE SUIS IRRÉCONCILIABLE avec tous les *ça va de soi* de la vie.

D'ÉVIDENCE, LE DISCOURS modéré ne sied pas bien aux auditeurs de CHOI². Qui peut souffrir les propos de Jean-François Fillion ou de ses acolytes anecdotiques, serait-ce en se justifiant par la diversité du contenu musical de la station, par le droit de dire n'importe quoi ou par la capacité à séparer l'assertion odieuse de l'argumentation critique, celui-là est sans doute disposé à entendre une version de la situation qui ne cherchera pas à ménager le beurre et l'argent du beurre. Il fallait les voir, lors de la manifestation, marchant dans la rue, hurlant leur droit de garder leur radio, d'être libres, d'être américains, d'être *Radio X...* Le « monde parallèle » : 25-35 ans (plus 25 que 35), blancs (à ma connaissance, pas une couleur autre que le blanc), mâles (peut-être 10 % de femmes), néolibéraux (sur leurs pancartes, du « J'ai le droit » par-ci, du « Je paye mes taxes » par-là, et à toutes les sauces). Ils se sentaient forts et fiers d'être de la parade, de défendre leur droit

2. Ce texte a été écrit en août 2004, au plus fort de l'agitation autour de la possible fermeture d'une station de radio à Québec. Il a été publié dans le journal *Voir Montréal* et *Voir Québec* sous le titre de *Haine FM*. Malgré son âge, le contenu a bien vieilli : les noms ont changés, mais les voix et leur auditoire restent semblables.

à la liberté d'expression, leur liberté de CHOIX. On le serait à moins, on leur a donné une identité : ils sont *Radio X* ! En reprenant à leur compte les arguments exposés par Jean-François Fillion pour défendre son droit de dire n'importe quoi, ils hurlaient leur désarroi. Mais que disent-ils ? D'abord leur nombre : la quantité justifierait la qualité. Quatre cent mille auditeurs permettraient de disculper n'importe quel discours. Ils étaient nombreux aussi à croire que la Terre était plate, beaucoup, aussi, à insister jusque dans le sang pour maintenir l'esclavage ou à gazer les Juifs et les handicapés. Quatre cent mille qui tolèrent l'insignifiance présentée comme de la pensée, qui prennent pour des mots d'esprit des couillonnades agressives, et qui, enfin, acceptent de voir de la liberté d'expression là où il n'y a guère plus que de la démagogie binaire de pacotille juste bonne à faire monter les cotes d'écoute et de la diarrhée verbale diffamatoire qui soulage des petites frustrations matinales. Seraient-ils un million, ça ne ferait toujours qu'un million de personnes à qui il faut donner un peu moins de médias et un peu plus de livres, un peu moins de sensationnalisme et un peu plus de réflexion, un peu moins de bêtise et un peu plus de questionnement. Mais il s'agit sans doute là d'une utopie parmi tant d'autres... D'autre part, sont-ils réellement 400 000 ? Ce nombre, craché comme une formule de chef de lemmings par les

défenseurs de *CHOI*, fait certes son impression. Cependant, il s'agit d'une statistique de BBM, une moyenne hebdomadaire qui touche l'ensemble des 24 heures de diffusion quotidienne de *CHOI*, et certainement pas le nombre de disciples du monde parallèle hurlant dans leur anglais rudimentaire : « *Liberty! We are Radio X!* » Ensuite les idées : Jean-François Fillion serait un franc-tireur, un libre penseur qui ose dénoncer ce que nul autre n'oserait dénoncer. Désolé, mais un franc-tireur ne peut pas être à la solde d'une entreprise elle-même asservie aux cotes d'écoute, ni un libre penseur n'être que le perroquet d'un puissant courant de pensée à la mode. Les propos de Fillion sont à la libre pensée ce que sont les assertions de Bush à la défense des droits de l'homme : du racolage fallacieux et mercantile. Évidemment, ses auditeurs n'en ont cure, puisqu'ils idolâtrèrent comme lui la culture et la politique de masse des États-Unis. Mais attention : quand on rêve d'être Forrest Gump, il faut s'assurer de n'en pas avoir que le Q.I. Enfin, l'option de choisir : « Si on n'aime pas, on n'a qu'à changer de poste », disent-ils. La belle réflexion ! On peut aussi changer le poste de la télévision, et il y a pourtant des règles qui empêchent un diffuseur de présenter un film XXX en plein après-midi. Laisserait-on une radio qui prônerait la violence, le racisme, le viol, voire le meurtre, diffuser son contenu barbare parce que

ce ne sont que des barbares qui l'écoutent, en prétextant que ceux qui n'aiment pas n'ont qu'à changer de poste ? Parler à la radio n'est pas un droit, mais un privilège. Et qui dit privilège, dit responsabilité. Responsabilité de mesurer la teneur de ses propos, de tenir compte du fait qu'une affirmation sans fondement peut être perçue comme une vérité par beaucoup, de distinguer clairement l'information de l'opinion, l'argumentation de la diffamation. Mais on dit responsabilité et ils entendent cotes d'écoute; on dit modération et ils entendent oppression; on dit culture et ils sortent leurs revolvers... Le plus triste, c'est que certains jouissent en absorbant leur dose de diffamation et de médisance matinale, comme des impuissants dans leur propre vie. Le plus drôle, c'est qu'ils croient choisir librement ce qu'ils aiment, quand ils sont chaque jour envahis par ce que les petits maîtres veulent bien qu'ils aiment. Le plus pathétique, c'est qu'ils rient gras devant les caricatures grotesques que symbolisent Elvis Gratton, Austin Powers ou Steve-O, sans réaliser que c'est eux que ces personnages idiots parodient. Enfin, le plus exaspérant, c'est qu'ils osent se cacher derrière la liberté d'expression. La liberté d'expression, c'est *Reporters sans frontières* ou *Amnistie internationale*. C'est Maka Gbosso-kotto, Tin Maung Oo, Zahra Kazemi ou Fabio Prieto Llorente. La liberté d'expression, c'est avoir le droit de dénoncer l'horreur du monde

sans risquer de se faire lapider ; c'est être en mesure de se porter à la défense des affligés et des exclus sans craindre la prison à vie ; c'est pouvoir agir pour faire évoluer la société vers la tolérance, la non-violence et l'égalité sans risquer d'être torturé... Ce n'est sûrement pas avoir la liberté d'ajouter encore de la violence et du mépris à ce déjà trop triste monde ; certainement pas jouer les démagogues prêts à lyncher publiquement et avant tout procès digne de ce nom des citoyens accusés de quelque délit que ce soit ; assurément pas non plus traiter de « fifs », de « trous du cul », de « mangeux de merde » et de « plottes sans cervelle » tout ce qui n'est pas blanc, mâle, âgé de 20 à 35 ans, colonisé des *USA*, libéraliste et capitaliste de droite. Mais c'est vrai : « *Liberty ! They are Radio X !* » D'un côté, des auditeurs mystifiés qui se croient des décideurs. Ils affichent fièrement leur petit autocollant sur leur voiture sport payée à la sueur de leur front et leur fanion rouge décoré de cet animal détestable qui pique tout ce qui se trouve sur son chemin et qui leur ressemble tant. Ils appellent identité, audace et liberté ce qui n'est au fond que suivisme, furie et inconscience. Et ils crient qu'ils sont *Radio X*, encore et encore ! Ils hurlent qu'ils ont le droit d'aimer ce qu'ils veulent, et quand bien même il leur serait prouvé que ce n'est qu'ignorance et bêtise, ils en redemanderaient. Ils se croient victimes du nazisme ou des goulags russes parce qu'on va fermer

leur station de radio, faire taire leur gourou et qu'ils ne pourront plus, ô les pauvres, écouter leur musique. N'ayez crainte, amateurs de rock, si c'est là votre seule inquiétude, quelque comité radiophonique trouvera bien une façon de récupérer les 380 000 auditeur\$ que vous êtes en vous servant ce que vous aimez. De l'autre, des animateurs incultes, insolents et vulgaires, à la langue sale incapable de s'exprimer autrement que dans un dialecte approximatif anglo-franco-n'importe-quoi, ni français ni anglais, où les « tsé », les « chu », les « cool » et autres néologismes inhérents au manque de vocabulaire sont la plupart du temps encadrés par un discours démagogique où l'on entend avec fracas l'argent sonnante et le bruit des bottes ; des voleurs de langage du peuple, des aguicheurs de conscience sociale, des prétendus libérateurs, des agitateurs de pulsions de foule bête, des usurpateurs du gros bon sens. Et fiers de l'être... Entre les deux, ceux qui ne sont pas officiellement *Radio X*, ceux qui se cachent derrière le manque d'émissions « intéressantes » le matin pour écouter Jean-François Fillion, ceux qui sont trop couards pour dire qu'ils l'aiment, ceux qui sont trop chieux pour avouer qu'ils jouissent quand les cellules du gourou s'échauffent et qu'il vomit sa merde, ceux qui sont trop fiers de leur petite propriété sociale pour admettre qu'ils attendent impatiemment leur petit orgasme matinal fait de dérapages verbaux et d'inconti-

nence langagière, pas assez lucides pour voir que s'ils tolèrent les propos haineux ou insipides du monde parallèle, ce n'est pas parce que, comme ils disent, ça les fait rire ou par pur voyeurisme populacier, mais bien parce qu'ils ont l'oreille à la hauteur de la bouche qui les tient. Ce n'est jamais la cuvette de toilette qui vise, mais toujours l'inverse. Ils disent « ça nous amuse », comme un citoyen romain au cirque, et « il n'y a rien d'autre », comme un toxicomane qui s'envoie de l'Ajax. Au fond, il est dommage qu'une instance gouvernementale ait dû censurer de force ce qui aurait dû l'être par manque d'auditeurs assoiffés d'adrénaline à bon marché. Mais quand on veut des esclaves, on ne leur donne pas une éducation de maître, n'est-ce pas ? Ils ont le droit, en effet, d'être *Radio X*, mais leur a-t-on donné le choix ?

Donner des « droits » à des populations incultes et misérables au lieu de les éduquer dans l'exigence toujours maintenue de la liberté, voilà comment les démocraties occidentales ont décidé d'en finir avec elles-mêmes.

Maurice G. Dantec,

Le théâtre des opérations. Journal métaphysique et polémique 1999.

J'AI ÉCRIT EN août 2004 (texte précédent), au plus fort de l'agitation autour de *l'affaire Jeff Fillion*, un article explosif qui, après sa parution

dans le *Voir Montréal* et le *Voir Québec*, n'a laissé personne indifférent. Du côté pro-Choi, j'ai essuyé, avec amusement je dois l'avouer, des charges aussi nombreuses qu'inégales : quelques répliques étaient intelligentes et pertinentes et, comme je n'ai jamais prétendu à la Vérité, j'en ai pris bonne note. Mais la plupart étaient de vulgaires menaces et de puériles attaques qui reflétaient précisément l'indigence que je dénonçais dans mon brûlot. Que disaient ces répliques? D'abord, que j'étais un « frustré de la vie ». Si je suis frustré, ce n'est pas de la vie, mais bien du nivellement par le bas que l'on présente comme de l'héroïsme. D'ailleurs, je dirais plutôt que je suis déçu, amèrement, car le pathétisme, loin d'attiser ma colère, a tendance à m'inspirer des sentiments tels que la déception et la compassion, voire la pitié. Certains parlaient de mon arrogance, avant d'étaler leurs diplômes universitaires comme une assurance contre la stupidité. Contrairement à eux, et malgré que je sois allé à l'université pendant dix ans et que j'y ai enseigné, je ne crois pas qu'être passé par l'usine à diplômes prouve quoi que ce soit, sauf qu'on aura des dettes pour longtemps. Et si je n'envisage jamais de juger les gens en fonction de leur titre ou de leur rang social, je les jauge toujours selon leurs actions et leurs opinions. Je connais beaucoup de *PH. D.* insipides et bornés avec qui je ne perdrais pas une seule heure de ma vie et, en contrepartie, je fréquente avec un plaisir toujours

renouvelé des personnes intelligentes et avisées qui n'ont pas terminé leur secondaire. Plusieurs supposaient que j'étendais ma culture parce que j'employais des « mots recherchés » et que je méprisais ceux qui s'expriment autrement. À ce que je sache, utiliser les mots que l'on connaît est un phénomène tout ce qu'il y a de plus banal : on ne puise toujours, pour s'exprimer, que dans son vocabulaire et sa verve. Ceux qui écrivaient — c'est un bien grand verbe pour si peu — ces répliques faisaient de même avec leurs fragiles tournures de phrases et leurs clichés éculés (« la culture, c'est comme la confiture... »). En outre, j'aurais bien aimé qu'on m'indique tous ces « mots recherchés » qui les ont tant désorientés... J'admets volontiers que « béotien » n'est pas courant, mais un bon dictionnaire confirmera qu'il n'y avait guère de mots plus justes pour exprimer précisément ma pensée; « colon », « niaiseux » ou « épais » eurent été compris par eux, mais c'eut été du même coup sacrifier à la précision et au style, ce que je ne ferai jamais pour soulager la conscience des philistins ! Contrairement à ce que ces personnes proclamaient, je ne méprise pas ceux qui parlent ou écrivent dans les limites de leur manque : je les plains. Que c'est triste, en effet, de ne pouvoir clairement exprimer ses idées ! Mais j'ai effectivement en horreur ceux qui considèrent qu'éloquence est synonyme de pédantisme et que baragouinage est témoignage de sobriété et

de modestie. Pour moi, parler franglais, joual ou tout simplement mal n'est ni « cool » ni « débile-écœurant ». Comparer un texte d'opinion où la langue est maîtrisée à une partie de scrabble où « c'est ceux qui trouvent les mots les plus longs qui gagnent et qui sont les plus intelligents » est un exemple sinistre de nivellement par le bas : mieux vaut sans doute se vautrer dans la centaine de mots connus dont on dispose sans jamais chercher à s'enrichir autrement qu'en ajoutant des zéros à son compte de banque, n'est-ce pas? Enfin, ceux que je méprise véritablement, ce sont les ennemis de la culture, les porteurs de bannières à la mode et les incultes qui sont fiers de l'être, car si on enlève le *Sapiens* de l'*Homo*, il ne reste malheureusement que le singe. Fait cocasse à mentionner : je n'ai jamais été autant travesti que dans les mois qui ont suivi la parution de l'article. D'aucuns m'ont cru journaliste à la solde de l'empire Québécois, ce qui a bien fait rire mes ami(e)s qui savent que la seule façon agréable de faire de l'argent que je connaisse est de l'imprimer. Quelques-uns m'ont traité de « fif », sans doute parce que je m'irritais contre les propos homophobes de leur gourou miniature, ce qui a fait sourire ma blonde qui sait combien je suis porté sur la chose. D'autres ont supposé qu'il m'était facile de critiquer la « nouvelle pensée de la génération X » (*sic*), puisque je devais être un gros bonnet avec un

quelconque poste bien rémunéré qui se moquait de « ceux qui travaillent pour de vrai », ce qui a fait bien sûr s'esclaffer mon huissier qui en a presque échappé ma télé. Toutes ces insinuations m'ont permis de me dérider un brin et de confirmer que les accusations non fondées étaient bien une mode chez ces sectateurs. Avec le recul, j'écrirais aujourd'hui exactement la même chose, sans changer une virgule à mon texte. Toutefois, je prendrais soin de mettre en caractères gras la première phrase du dernier paragraphe de mon texte : « [...] il est dommage qu'une instance gouvernementale ait dû censurer de force [...] », car il semble évident que les anti-CHOI ne l'ont pas lue. Les avoir écoutés, je serais devenu le porte-parole de leur campagne pour faire fermer CHOI FM. Radio-Canada et les Francs-Tireurs m'ont même personnellement contacté pour que je porte la bannière anti-CHOI dans les confrontations publiques qu'ils organisaient. Pour justifier mon refus catégorique, j'ai dû m'expliquer assez longuement sur l'essence de mon article qui n'était pas contre CHOI, ni même contre Jeff Fillion et encore moins pour la censure, mais bien une éruption volcanique contre la pauvreté culturelle que l'on nous impose partout — surtout à l'école ! — et qui ne peut mener qu'à de dramatiques dérapages sociaux, et ce, à tous les niveaux. Je crois qu'ils ont été déçus de voir que je ne voulais pas jouer le jeu, mais c'est bien mal me

connaître, car je ne joue depuis toujours qu'une seule partie : la mienne.

DANS L'ACTE D'ÉCRIRE, il y a une douleur immense qui cherche parfois à se noyer dans la joie. Dans « écrire », il y a le mot *cri* et le mot *rire* entremêlés.

ON ENTEND TOUJOURS parler de la qualité du français des futurs enseignants. Ce qui surprend le plus dans ce débat, c'est que l'on a tendance à toujours mettre la faute sur le système d'éducation. Il est vrai que la déficience est évidente. On croirait qu'en abolissant le cours classique, quelques fonctionnaires « spécialistes » du MEQ se sont dit qu'il valait mieux niveler par le bas et se débrouiller pour que tout le monde réussisse. En outre, on s'est organisé pour que la profession d'enseignant ne soit pas des plus courues. Au maître de l'Antiquité qui avait le respect de la Cité, on a opposé une carrière axée sur l'intérêt pour une matière, l'amour des étudiants et la sécurité d'emploi, mettant par le fait même de côté la curiosité, le désir de montrer la voie de la réflexion, le plaisir de partager sa passion de la connaissance, la volonté de façonner des individus capables de devenir ce qu'ils sont en pensant par eux-mêmes... Utopie, quand tu nous prends! Il

faut se rendre à l'évidence : l'école n'est souvent aujourd'hui qu'une usine à fabriquer des diplômés, futurs citoyens consommateurs bien adaptés à l'offre et la demande. Mais le système scolaire n'est pas le seul responsable, car, malheureusement, l'éducation ne s'acquiert pas aussi facilement que les jeux vidéo ou la planche à neige. Apprendre demande un effort contre soi, une volonté qui dépasse le plaisir du résultat immédiat et un intérêt pour toutes ces choses qui ne concernent pas seulement son nombril ou sa carrière. Quand on accuse le système d'avoir fait des illettrés, on oublie de mentionner que ses supposées victimes ont toujours eu l'occasion de faire un bout de chemin par eux-mêmes. L'excuse des failles du système ne tient pas la route quand on parle de gens qui ont passé six ans au primaire, cinq au secondaire, deux dans un Cégep. Savent-ils seulement que l'on prête des livres tout à fait gratuitement dans les bibliothèques des établissements où ils ont passé toutes ces années ? Quelqu'un leur a-t-il déjà dit que ce pouvait être utile de lire autre chose que John Irving ou « les livres obligatoires du plan de cours » pour comprendre le monde dans lequel ils exerceront leur profession ? Un pédagogue charitable leur a-t-il mentionné que les médias, principale source d'information aujourd'hui, pour ne pas dire la seule dans bien des cas, ne proposaient qu'une réalité tronquée et biaisée ? Leur a-t-on

mentionné que pour comprendre un événement médiatisé, il fallait prendre sur soi et compléter l'information, quand ce n'est pas reprendre du début, par d'autres approches plus exigeantes certes, mais combien plus nourrissantes? On dira que je fais de l'élitisme, mais je ne fais que témoigner d'une réalité que je connais bien. Sans entrer dans les détails, disons simplement que j'ai effectué un fastidieux voyage en la « Sainte École québécoise » et un long pèlerinage vers la « papauté professorale ». Ce qui frappe le plus, c'est qu'ils peuvent opérer des cerveaux, mais ne connaissent pas les opposants qui s'affrontaient durant la Deuxième Guerre mondiale; qu'ils sont aptes à mettre un juge dans leur poche sans savoir que le train n'existait pas au temps de César; qu'ils veulent se tenir devant une classe et écrivent sans gêne « c'est assé »... Et si l'on ose leur dévoiler ces lacunes, ils haussent les épaules, quand ils ne rient pas carrément en disant que toutes ces conneries ne sont pas importantes... Être fonctionnel dans le système semble être le but inavoué de ceux-là et de leurs professeurs. Quoi qu'on dise, le problème de ces futurs enseignants qui ne savent pas écrire leur langue maternelle est inquiétant. Ceux à qui l'on confiera de jeunes esprits dans quelques années témoignent d'un manque flagrant, symboliquement lié au déclin évident non seulement du système scolaire, mais de l'ensemble de la culture. Et quand bien même on mettrait la

faute sur le système profondément lacunaire qui les a recrachés diplômés et quasi analphabètes, le problème demeure entier. Reste à souhaiter que cette pauvreté de la langue ne soit pas le témoignage d'une médiocrité généralisée à la totalité de ce qu'ils savent sur l'homme et le monde.

J'HABITE À LA campagne, dans un petit village où, je ne sais pourquoi, on manque d'électricité au moins une fois par semaine. D'habitude, ça ne dure que quelques secondes, juste le temps de dérégler tous les appareils de la maison. Mais il y a quelques jours, la panne de fin de soirée a duré des heures. J'étais seul. Je n'ai pas peur du noir, ni des sorcières ou des lutins. Mais vous savez quoi ? J'ai eu la chienne. Au bout de quelques minutes, après avoir allumé trois chandelles, je me suis senti mal. Pas parce qu'il faisait noir, ni parce que je craignais qu'un succube vienne me faire faire la bicyclette hollandaise, mais bien parce que je me retrouvais *vraiment* seul avec moi-même. Sans clavier pour occuper mon esprit. Sans télé pour endormir ma pensée. Sans radio pour occuper le vide. Trop tard pour appeler qui que ce soit. Le vide. Le silence. L'angoisse. Après quelques minutes, réalisant que l'électricité n'allait pas revenir avant un moment, je suis monté au deuxième avec mes chandelles, je me suis étendu sur le lit et j'ai lu. Je lis souvent, presque trop. Mais cette

lecture-là avait quelque chose de spécial. Je me suis retrouvé seul avec un livre. C'était étrange, je ressentais physiquement une impression qui n'était pas survenue depuis longtemps : je lisais pour de vrai. Je ne sais pas combien de temps j'ai lu ainsi, mais lorsque la lumière est revenue, j'ai senti un malaise proche de celui qui m'avait submergé au moment de la panne. En courant dans la maison, j'ai éteint toutes les lumières et j'ai poursuivi ma lecture encore longtemps avec mon éclairage de fortune, bien au chaud sous les couvertures. Cette nuit-là, j'ai rêvé d'un monde où on lit à la chandelle et où on discute entre amis à la lueur rouge-orangée d'un poêle à bois.

IL DIT : « Le travail, c'est jamais facile. Passer sa journée à faire quelque chose qui n'a rien à voir avec ce qu'on aime vraiment, quand on pourrait faire ce qu'on aime vraiment : s'asseoir sur un banc et regarder les jambes des filles, fumer une cig sur la galerie, aller sur les Plaines et s'endormir au soleil, pendant que les autres retournent au bureau. Le travail, c'est tout le contraire de ça. C'est donner toujours plus de soi pour avoir toujours moins. Tu te saignes toute la journée pour quelqu'un qui n'en a rien à foutre de toi ; tout ce qu'il veut c'est ta sueur, à grosses gouttes dans ses machines pour que ça avance plus vite. Ta sueur, c'est comme de l'essence pour sa machine à argent. Plus la

sueur coule, plus sa machine fonctionne bien et vite et plus l'argent rentre. Et si c'est pas toi qui donnes ta sueur, il en trouve un autre. Des donneurs de sueur, il y en a plein partout. Mais des machines à faire de l'argent, c'est rare. Moi un jour je baisera leur système à la mort : j'aurai une machine à faire de la sueur. Ils veulent de la sueur, et bien je leur en donnerai. Pendant ce temps, pendant que ma machine fera de la sueur pour donner à ceux qui ont des machines à faire de l'argent, ma belle et moi on pourra vivre et s'aimer en paix. »

L'UNIVERSITÉ N'EST PLUS guère aujourd'hui qu'un immense centre commercial où des clients peuvent se procurer à fort prix des diplômes vendus par d'anciens clients.

COMMENT CES PROFESSEURS universitaires, pour la plupart imbus d'eux-mêmes, préoccupés par leurs recherches subventionnées et génératrices de subventions, enfermés dans la tour d'un prétendu savoir parfois moins utile qu'un bouton de chemise, gardiens de règles bureaucratiques au service des amis, lécheurs professionnels bien positionnés socialement, avaleurs gargantuesques de conventions et boulimiques de congrès payés où l'on se

renvoie la balle à qui mieux mieux, comment ces professeurs universitaires peuvent-ils aider un jeune esprit à se questionner et, ultimement à comprendre quelque chose à ce monde ?

CONVERSATION ENTENDUE JADIS entre V. N*** et M. T***, professeurs titulaires à l'université :

— Avez-vous vu la conférence donnée par M. F*** ?

— Oui ! Oui ! C'était extraordinaire !

— Ce jeune homme est très intelligent.

— Je dirais même qu'il a de l'avenir.

— C'est un brillant chercheur et un merveilleux communicateur.

— Oui, c'est mon ami.

BEAUCOUP D'ARTICLES UNIVERSITAIRES publiés dans des revues dites « savantes » — comme on dit chien « savant » — ne sont que des renvois d'ascenseur d'amis ou d'espérés ou aspirants amis, rédigés dans un cercle bien défini où l'on récompense au nombre de publications. Quant à la rédaction des articles eux-mêmes, c'est la loi absolue du je-te-cite-tu-me-cites-nous-nous-citons qui règne. En outre, combien de fois ai-je vu un directeur de maîtrise ou de thèse obliger son disciple à mettre leurs deux noms sur un article que l'étudiant avait rédigé totalement seul ! Quand le

médiéviste et écrivain Jean Marcel (Jean-Marcel Paquette) a dirigé ma thèse de doctorat, il m'a encouragé et aidé à publier. Jamais il ne m'a demandé de mettre son nom sur des textes qui étaient de moi. Cette idée ne serait jamais venue à l'esprit de ce grand navigateur du savoir. Il faut dire aussi que, contrairement à d'autres, il n'avait pas besoin de se fier au talent de ses étudiants pour publier, le sien suffisant amplement à la tâche.

L'UNIVERSITÉ EST UN Vatican. Même orgueil, même arrogance, même hypocrisie, dirigée par la même ambition, à cent mille lieues des idées et principes qui l'avaient fait naître à l'origine.

ON ADULE AUJOURD'HUI ceux qui furent honnis jadis : *Jésus, pierre angulaire du christianisme, homme parfait, Dieu humain...* fut un révolutionnaire dans une société intolérante ; son franc parler le conduisit non seulement au rejet de ses proches, mais à la condamnation à mort par ses contemporains. *Siddhārtha Gautama, fondateur d'une philosophie-religion opérante basée sur la compassion et la possibilité d'échapper à la souffrance...* abandonna femme et enfants pour accomplir sa destinée d'Éveillé (Bouddha). En outre, il expérimenta toutes les facettes de l'existence, de la vie ascétique la plus stricte à la débauche

la plus totale. *Jean-Jacques Rousseau, écrivain et philosophe à qui l'on doit plusieurs textes extraordinaires et une pensée typique...* fut critiqué avec acharnement par les grands esprits de son temps. Il en devint paranoïaque. Celui qui rédigea un superbe texte sur l'éducation des enfants, *l'Émile*, plaça lui-même ses cinq enfants en adoption. *Saint-Paul, propagateur et réformateur du christianisme balbutiant, apôtre ayant contribué au fondement de l'Église...* persécuta, avant sa conversion, les chrétiens avec la ferveur d'un inquisiteur : il en fit arrêter et massacrer des centaines avant sa conversion mystique. *Nietzsche, un des philosophes les plus lus et les plus cités de nos jours, penseur inclassable dont le génie incontestable a donné naissance à une nouvelle vision du monde...* publia toute sa vie à compte d'auteur. Il erra en de minables taudis, malade, anxieux, seul et misérable et devint fou à la fin de son existence. *Van Gogh, peintre de génie, précurseur des fauves et de l'expressionnisme...* vécut dans la misère profonde durant toute sa vie. S'il ne mourut pas de faim, c'est que son frère Théo, à qui il écrivit de longues lettres que l'on peut lire aujourd'hui dans sa correspondance, lui fit parvenir de l'argent pour éviter le pire. Il ne vendit aucune œuvre de son vivant. Désespéré, ayant pénétré dans l'ancre de la folie depuis quelques années, il se suicida d'une balle de revolver en 1890. *Honoré de Balzac, auteur de la Comédie Humaine, œuvre monumentale*

comportant 91 romans achevés et 46 romans inachevés... écrivait caché dans une chambre pour éviter ses créanciers.

IL Y A des gens qui me font penser à cet homme qui tombe du quarantième étage d'un immeuble et qui se dit à chaque fenêtre qui passe : « Jusqu'ici tout va bien... » (*c.f. La Haine* de Mathieu Kassovitz).

CERTAINS FONT SEMBLANT, comme l'autruche de la légende qui se croyait en sécurité en enfouissant la tête dans le sable tandis que son gros cul était exposé à tous les vents.

IL EST COMMUN de nos jours, et surtout bien commode, de prétendre à l'impossibilité de donner à un enfant en bas âge le temps qu'il lui faut pour apprendre à vivre et se sentir en sécurité une fois séparé de sa mère. On prétexte la loi du milieu, la situation économique ou le droit de liberté afin de justifier l'abandon précoce d'un enfant aux bras étouffants de la « vie normale ». Il n'est plus rare de voir des enfants de 3 ou 4 mois inscrits à plein temps à la garderie, de même qu'on ne s'étonne plus lorsqu'une mère qui vient à peine d'enfanter se targue d'avoir hâte et d'être prête

à reprendre sa routine quotidienne au plus vite, en commençant par un prompt retour au travail. Le nourrisson ainsi projeté prématurément dans l'expéditif train de vie moderne — lever à l'aube, déjeuner précipité, course d'auto dans le trafic, fureur de la vie collective imposée par le milieu de garde, retour à la maison dans l'épuisement... — manque assurément le premier chapitre de cette histoire de vie qui devrait débiter dans le calme, la paix et la sécurité de bras aimants, de corps chaud, d'attention difficile mais nécessaire. Ainsi privé de ce qui lui était dû de par l'abnégation qu'oblige le *choix-privilège* et non pas *l'obligation-droit* de mettre un enfant au monde, il ne sera pas surprenant qu'ayant eu une demi-enfance, il ne soit qu'un demi-humain. Il ne sera pas seul à souffrir de cette fausse nécessité contemporaine de bâcler la seule œuvre qui, jusqu'à récemment, n'avait pas été corrompue par l'impérieux de la société marchande et la noire tendance individualiste. La mère, aveuglée par son prétendu droit à être à la fois femme libre et mère, sera, de la même façon que son enfant est clivé de son enfance, c'est-à-dire sans s'en rendre compte véritablement, dépossédée d'une part irremplaçable de son état de femme. Elle aura manqué une grande aventure. En voulant le meilleur des deux mondes, elle aura perdu les deux et, du même coup, elle aura gâché une chance unique d'échapper aux conventions de notre époque nombriliste

et de découvrir les forces secrètes qui sommeillent en elle.

JE ME MÉFIE de ce qu'on appelle l'opinion publique. Quand une opinion devient publique, je deviens cynique.

ON NE PEUT AVOIR la masse de son côté que si les médias le sont aussi.

LA MASSE FAIT penser à ces coccinelles qui s'agglutinent dans les coins de murs des vieilles maisons pour ne pas avoir froid et pour ne pas être seules.

L'HISTOIRE A PROUVÉ maintes fois que les masses sont la plupart du temps aveugles, crédules et barbares.

ON PEUT AVOIR la masse de son côté et être encore un parfait imbécile.

JE NE COURBE le dos que devant l'invulnérable adversité ou sous l'influence de l'opérante

sagesse. Je laisse les autres occasions de montrer une souplesse dorsale à ceux qui le méritent vraiment.

JE PRÉFÈRE ÊTRE fou maudit au royaume des voyants que roi tout puissant dans celui des aveugles.

POUR ÊTRE HEUREUX, ce n'est pas suffisant de faire comme si on l'était ou encore de dresser une liste d'*épicevie* où l'on coche les uns après les autres les éléments qui, dit-on, mènent au bonheur. Il me semble qu'être heureux n'est pas un objectif, mais plutôt un souffle soudain, une vague subite. S'en targuer, voire seulement s'en apercevoir, produit instantanément l'extinction. C'est pourquoi il y a toute cette agitation, ces affolements de chiens qui tournent sur eux-mêmes pour attraper leur queue. Sans s'en rendre compte.

CERTAINES TAPES DANS le dos me laissent des traces de saleté et des relents de puanteur.

JE NE M'HABITUERAI jamais à l'intolérable qu'on dénonce d'un froncement de sourcil avant

de passer innocemment à autre chose. Il y a quelques années, un journaliste interrogeait Madeleine Albright sur le bien-fondé de maintenir l'embargo contre l'Irak qui avait déjà coûté la vie à cinq cent mille enfants irakiens. Après avoir précisé que ce choix avait été difficile, elle a ajouté : « Nous pensons que cela en valait la peine. » Un demi-million d'enfants. Cette femme n'est pas internée, ni poursuivie en justice pour crime contre l'humanité. Elle est diplomate américaine, et fut également le 63^e Secrétaire d'État (ministre des Affaires étrangères des États-Unis) entre 1997 et 2001.

DANS MON MONDE, les pissenlits valent plus cher que les roses, car ils poussent aussi chez les pauvres ; cent mille barils de pétrole ne valent pas la vie d'un seul enfant ; les faux sourires sont considérés comme les armes de l'indifférence ; les chasseurs et les proies ne sont pas ceux qui en ont l'apparence ; les certitudes durent moins longtemps qu'une goutte de rosée matinale sur un brin d'herbe ; certains livres sont si légers qu'ils glissent entre les doigts comme des mouches domestiques ; certains textes ont la puissance de la mer furieuse qui rejette le naufragé sur le sable d'une île déserte ; la musique des mots est une panacée aussi opérante qu'une greffe d'organe ; la lumière de l'existence resplendit

parfois au point de brûler les yeux ; on peut très bien ressusciter sans avoir à mourir pour de vrai ; il y a des esclaves auxquels il est impossible de retirer leurs chaînes ; il y a des matins si tristes qu'ils rendent sourd aux chants des oiseaux ; il y a des instants si joyeux qu'ils donnent envie de croire à l'existence d'un dieu ; il y a des arguments de feu, des paroles enragées et des formules meurtrières ; il y a des considérations de vertu, des pensées allocentristes et des vers guérisseurs.

IL ME SEMBLE que l'économie de marché serait facile à démanteler si ce n'était de cette propension naturelle à l'homme de vouloir toujours servir mieux afin de parvenir à se faire servir à son tour ; en effet, celle-ci ne repose concrètement que sur l'espérance, presque toujours inavouée, de réussir un jour à prendre la place de celui ou celle qui aujourd'hui nous maintient dans le besoin et les fers.

JE COMMENCE À comprendre que je ne suis pas devenu une grande personne. Je n'ai que peu des attributs que l'on accorde habituellement à ceux que l'on nomme ainsi. Je ne suis pas non plus resté enfant : trop de soucis, pas assez de jeu, trop de sérieux, pas assez de bêtises. Où suis-je alors ? Quelque part entre

les deux, à un endroit que peu fréquentent ou voudraient fréquenter. Ce n'est pas un manque, comme si je m'étais arrêté en chemin, mais plutôt une autre voie empruntée jadis quand la route de ma vie prenait un détour entre le sérieux sombre et l'infantilisme égoïste.

IL FAUT OSER dans la contrainte du dehors et avec le risque de retournement contre soi-même. Cesser d'être différent envers le monde et s'intégrer à rebours dans le courant. Sinon la chute, la noyade et les rires gras qui vont avec.

JE NE CESSE de m'étonner de ce que les malheureux, les pauvres, les soumis et les exploités souffrent en silence. Je m'imagine les rêves de leurs nuits remplis de guillotines et d'échafauds qui subliment atrocement la réalité de leurs jours accablés d'allégeance et d'indignation. S'il existe un tel décalage entre la cause et l'effet, qui devrait être elle-même la cause d'un nouvel effet qui abattrait les murs du silence, c'est sans doute qu'ils pensent encore qu'il n'y a pas d'alternatives possibles, qu'ils ne font pas encore directement le lien entre leur injustifiable condition et ceux qui en sont pleinement responsables. Il y a bien quelques lames affûtées par le désespoir qui tombent sur des tours, des menaces venues du bord du

gouffre qui font surgir la peur chez quelques-uns des coupables. Mais ce n'est encore rien en comparaison de ce qui s'en vient assurément, quand ils auront ce qu'il faut pour se venger.

J'AI REÇU UN jour une lettre de l'école primaire que mes enfants fréquentaient pour me rappeler que le *Club de lecture Scolastic* reprenait de plus belle. Outre les informations habituelles d'ordre technique, on avait ajouté un paragraphe tout en bas de la lettre. Je le reproduis intégralement ici : « Toutefois j'attire votre attention sur ce qui suit : Les volumes qui vont à l'encontre des valeurs de l'école ne seront pas commandés. Ex. : *Yu-Gi-Oh !* Je vous retournerai tout simplement le paiement. » En lisant ceci, je me suis senti crétin. J'y lisais entre les lignes que j'étais incompetent en tant que parent pour juger de ce qui est une lecture adéquate pour mes enfants. Je n'étais pas surpris outre mesure : la tendance générale n'est-elle pas de laisser volontairement le gouvernement et toutes ses institutions satellites parasiter notre autonomie en se justifiant sur le cas particulier pour brimer l'ensemble ? *Scholastic* est un club de lecture jeunesse. On y propose donc ce que les jeunes aiment, y compris *Yu-Gi-Oh !* Pour ceux qui ne connaissent pas ledit phénomène, il s'agissait au départ d'un jeu de cartes échangeables où des personnages — et mon dieu aussi des

monstres! — possédant diverses aptitudes s'affrontent sans merci. Une sorte de « Bataille » de notre jeunesse, mais cette fois amusante. De ce jeu de cartes, on a évidemment tiré des dessins animés, un film, etc. Un univers assez simplet, mais qui touchait les jeunes. Mais je m'éloigne. Cet événement est beaucoup moins anecdotique qu'on pourrait le croire. D'abord, et je me répète, il dénote l'ingérence toujours plus puissante des institutions bien pensantes dans nos vies. Il y a quelques années, on a interdit aux enfants d'apporter des aliments contenant des arachides à l'école. On justifiait cette « loi » par le fait qu'un enfant allergique à cet aliment peut en mourir. J'admets que ce serait malheureux. Mais je me souviens, lorsque j'étais animateur de camp d'été il y a plusieurs années, qu'il y avait dans mon groupe un enfant allergique aux arachides. Il n'y avait pas de loi qui décrétait l'abolition des arachides... Nous avons parlé aux parents, afin de bien comprendre la situation, puis aux enfants du groupe pour leur expliquer les dangers encourus par leur ami. Enfin, nous étions plus vigilants face à cet enfant allergique. Il n'est pas mort, et je me souviens avoir servi des rôties au beurre d'arachides en camping. Mais mieux vaut prévenir que guérir, n'est-ce pas? Et en attendant d'avoir tout guéri, interdisons tout... seulement pour prévenir. Plus tard, mes enfants m'ont appris qu'ils n'avaient plus le droit d'amener « des

choses sucrées à l'école ». Pardon? « Oui, oui, papa, pas de choses sucrées, c'est contraire aux valeurs de l'école. » Les pauvres, ils voyaient bien à mon expression que leur papa-pas-comme-les-autres était renversé par ce qu'il venait d'entendre. Et ils avaient raison, mais j'ai laissé glisser. Quelle ne fut pas ma surprise quand ma plus jeune est revenue avec son carré aux dattes dans son sac à lunch parce que son professeur l'avait jugé trop sucré! Un carré aux dattes! Ma grand-mère doit se tourner dans sa tombe. Ce n'est tout de même pas de ma faute si le bon dieu a mis du fructose dans ses fruits! Mais j'ai laissé glisser, même si je savais qu'on pouvait amener des Minigos, ces minuscules pots de gras sucré... et que c'était même recommandé. Dans le même ordre d'idée, un de mes amis qui est aussi papa — mais je ne suis pas responsable de cet état, du moins à ce que je me souviens — me racontait qu'à une journée spéciale de « Cowboys et Indiens » (sic) organisée à l'école, ses enfants n'avaient pas le droit d'amener de revolver jouet ou d'arc. Ça m'a fait penser à la cigarette de Lucky Luke qu'on a remplacée par un brin d'herbe... Il doit vraiment se sentir *lonesome*, maintenant, notre héros qui tire plus vite que son ombre; mais ce n'est rien en comparaison de ce qui l'attend quand on lui remplacera ses revolvers par des fusils à l'eau, ou plutôt par des dépliants éducatifs contre la violence! C'est les Dalton qui vont se bidonner... Je ne sais

pas ce qu'ils ont fait ce jour-là à l'école, mais je suis certain qu'ils n'ont pas fumé le calumet de la paix. Remarquez, je comprendrais si une école manifestait son pouvoir en tant qu'institution éducationnelle en face d'un enfant qui amènerait une vraie arme à l'école ou si un jeune n'avait pour dîner qu'un *Joe Louis*. Je serais le premier à approuver une quelconque intervention. Mais il me semble que cela va bien au-delà du gros bon sens et par le fait même n'appelle pas le même niveau de jugement. Le pire, c'est que l'école organise des journées spéciales, par exemple de cinéma, où mes enfants ont le droit d'amener chips, liqueur et chocolat...! Je ne sais pas eux, mais moi j'en conclus que ce qui passe comme message c'est que quand c'est platte, c'est platte, et vice-versa. Face à ces absurdes législations aussi subjectives qu'un politicien en campagne, une question me revient toujours à l'esprit : qui propose et avalise avec son gros tampon officiel? Moi, je voudrais savoir pourquoi on interdit les carrés aux dattes et pas les Minigos. Pourquoi expatrie-t-on sans pitié les barres tendres aux pépites de chocolat, mais pas les cretons, ce crastillon de nos ancêtres qui bouche les artères — et que j'adore. Pourquoi expédie-t-on en enfer les gâteaux Vachon et pas le sel de table sur les petites crudités coupées maison? Tant qu'à y être... Je veux aussi savoir pourquoi on bannit *Yu-Gi-Oh!* et pas *Tintin*, *Astérix* ou *Boule et Bill*? Vous

reconnaissez avec moi que ce jeune reporter imberbe qui se promène en culotte courte les bas aux genoux, se fait constamment menacer et tirer dessus, fréquente un marin colérique et alcoolique, deux jumeaux louches imbéciles et un professeur excentrique, trempe toujours dans quelque magouille, est particulièrement suspect. Et je ne parle pas de l'absence de femme — à part la Castafiore, qui n'est pas le meilleur exemple de féminité ni d'intelligence — ou de la vision hergélienne des Africains au Congo. Quant à Astérix, ce célibataire endurci qui n'a pour seul véritable ami qu'un obèse bizarre, lui-même célibataire (?), qui passe ses longues journées à chasser des sangliers et à taper sur de pauvres militaires qui ne font que leur travail. Et Bill, ce chien malicieux et hypocrite, défendu inconditionnellement par cet étrange enfant roux qui ne ressemble même pas à ses parents. Et Iznogoud, ce pervers polymorphe qui comploté pour assassiner cruellement son maître, un autre obèse qui ne fait rien de ses journées à part dormir et manger. Je veux savoir pourquoi on laisserait fréquenter ces personnages dangereux à mes enfants et pas *Yu-Gi-Oh !*, parce qu'il montre des imbéciles passant leur vie à se battre pour je ne sais trop quoi ? Ceci dit pour montrer que je ne défends pas *Yu-Gi-Oh !*, qui m'intéresse autant que le prochain disque-saveur-du-mois, mais bien ma capacité à juger de ce qui est bon et juste pour mes enfants.

J'ai passé ma jeunesse avec les fous dont je viens de parler, et je ne suis pas fou moi-même — du moins pas dans ce sens-là. Il me prend bien sûr l'envie, quelquefois, de souhaiter voir disparaître des chefs d'État, de donner quelques baffes bien méritées à des autorités hégémoniques, de partir à l'autre bout du monde pour trouver sept boules de cristal, ou même d'enterrer des os dans mon jardin, mais c'est une autre histoire. C'est pourquoi je veux savoir qui tranche ainsi à ma place entre le bon et le mauvais, le propre et le sale, le juste et l'infâme, le recommandé et l'interdit. Je veux connaître les noms de fille des mères des spécialistes qui s'inscrivent dans ma vie comme des gestionnaires de bon sens. Je veux la liste de leurs diplômes, celle des vaccins qu'ils ont reçus, celle des médicaments qu'ils prennent et le nom du temple où ils s'agenouillent les yeux au ciel. Quand je saurai enfin à qui j'ai affaire, je pourrai commencer à penser m'asseoir pour discuter avec eux sur les droits que je leur concède dans l'éducation de mes enfants.

HOMMAGE À MICHÈLE LALONDE

ô maîtres
dites-nous encore une fois
à coups de morale et de lois
qu'il fait bon vivre en ce pays

pour les fous du roi
qui rampent dociles
pareils à des serpents sans venin
dans les listes d'attente
de vos repêchages de misère

ô maîtres
excusez nos alcools bon marché
nos vins de dépanneur
et nos longues files de douleur
chaque mois le premier
parlez-nous encore une fois
de cette chance égale pour tous
quand tous ne sont que ceux
qui ont déjà trop de tout
imprimez votre propagande
avec le sang de nos pères
et la sueur de leurs fils
qui dit haut et fort
que tous ils avaient tord
Miron, Lalonde, Gauvreau

ô maîtres
noyez-nous dans vos rêves
naufragés de vos dollars
que nous n'avons jamais vus
que pour vous les remettre
têtes baissées, corps rompus
permettez-nous de donner
intelligence et liberté

en échange de vos titres
de citoyen, père ou gradé

ô maîtres
pompez le non renouvelable
jusqu'à plus soif
nous sommes trop bêtes
pour mériter d'être rassasiés
aux sources de nos ancêtres
mettez vos visages partout
qu'on puisse voir vos dents
plus blanches que notre ciel
nous dire encore et encore
votre joie de nous posséder
de grâce, laissez-nous perpétuer
les traditions qui vous maintiennent
les opinions qui vous confortent
les valeurs qui vous renforcent
dites-nous encore que Dieu
est à votre image parfaite
qu'il veut notre bien comme vous
qui l'avez et toujours le voulez
ajoutez des chaînes à vos réseaux
nos poignets et nos chevilles
mousser la gloire de quelques-uns
pour nous cacher le pire

ô maîtres
quand notre sang séché
notre bouche tarie de salive

notre dos toujours courbé
notre langue-racine coupée
de nouveau seront animés
en un mouvement de liberté
plus rien ne pourrez saisir
qu'en prenant à votre heure
nos misères et nos peurs

CERTAINS RESSENTENT UNE grande fierté à dire qu'ils écoutent leurs films en anglais. Je sais bien qu'écouter un film dans sa version originale est toujours préférable à un doublage, surtout quand celui-ci est mauvais. C'est devenu un classique de rire de certains doublages qui sont en effet ridicules. Comment ne pas s'esclaffer en reconnaissant Yves Corbeil ou Bernard Fortin dans les rôles de Rambo ou de John MacLain...! Combien de fois me suis-je moi-même réveillé tout en sueur, après avoir rêvé que la scène légendaire où Gandalf combat le Balrog sur le pont de Khazad Dum était doublée par Réal Giguère ! Mais il n'en demeure pas moins que certaines personnes poussent leur désir de version originale un peu loin, quand ce n'est pas carrément dans l'idolâtrie de l'anglais. Quand on me dit qu'il faut écouter un dessin animé en version originale anglaise, je ne peux m'empêcher de sourciller. Tout dessin animé n'est-il pas un doublage à l'origine ? Si l'on désire absolument

entendre la voix de Mike Myers ou de Cameron Diaz en doublage, cela dénote sans aucun doute autre chose... D'autre part, il faut leur dire qu'il n'est pas logique, pour un francophone, de lire *In Search of Lost Time* de Marcel Proust (mais *À la recherche du temps perdu* en français), *Thus Spake Zarathustra* de Nietzsche (mais *Also sprach Zarathustra* en allemand), ou *The Alchemist* de Paulo Coelho (mais *O Alquimista* en portugais). Et s'ils ne lisent pas l'allemand ou le portugais, pourquoi ne lisent-ils pas la traduction dans leur langue natale ? Et n'allez pas me dire que c'est pour apprendre l'anglais. Ils lisent déjà tous leurs livres et visionnent tous leurs films en anglais ! Est-ce parce qu'ils connaissent cette anecdote savoureuse à propos de la traduction littéraire : Edgar Allan Poe, le célèbre écrivain de récits fantastiques, fut plus apprécié en version française que dans sa langue originale, l'anglais. On a fini par croire que c'était grâce au traducteur qui avait sans doute amélioré l'œuvre au passage. Son nom était Charles Baudelaire.

IL Y A une vingtaine d'années, je travaillais dans un club vidéo. Un jour, une dame téléphone au club pour dire qu'elle ne parvient pas à faire entrer la cassette dans son lecteur. Un collègue, Paul D., pose des questions à la dame pour essayer de comprendre ce qui ne va pas. Son

premier réflexe est de penser que la dame a loué une cassette VHS alors qu'elle possède un lecteur Béta; croyez-le ou non, cela arrivait fréquemment. Mais ce n'est pas le cas, la dame essaye bel et bien de faire entrer une cassette VHS dans un lecteur VHS. Paul ne comprend pas. Après une dizaine de minutes passées avec la dame au téléphone, il a soudain un doute qu'il va soulager en demandant à la cliente si elle a retiré la cassette du boîtier. « Quel boîtier ? » demande-t-elle ingénument. En raccrochant le téléphone, Paul me raconte l'anecdote et ajoute : « Et elle vote aux élections... ». Aujourd'hui encore, quand arrivent des élections, je ne peux m'empêcher de repenser à cette boutade et au visage stupéfait de Paul. C'est pourquoi, aussi, je prends toujours les résultats des élections avec un grain de sel.

JE NE CESSE de m'étonner, en me promenant dans les rues le soir, de ce que toutes les télévisions, dans toutes les demeures, soient ouvertes. Tous ces gens n'ont-ils rien de mieux à faire que de s'asseoir devant ce cube lumineux qui répète jour après jour, soir après soir, les mêmes billevesées ? Quand j'ai aménagé dans le quartier Saint-Jean-Baptiste — à l'époque, supposé repaire des artistes —, que j'ai quitté deux ans plus tard, je me disais que mes promenades nocturnes seraient éclairées par d'autres phares que celui-là, qui

mène inévitablement vers la fatigue et l'abrutissement. Je me trompais. Chaque fenêtre diffusait invariablement cette lueur agitée si particulière. Ainsi groupées dans des immeubles à logements, les lucioles possessives et hypnotiques essaïmaient de façon encore plus décourageante. Quand j'y pense, je me dis qu'il faudrait inventer une télévision sans images et sans sons. Premièrement, parce que cette innovation serait plus instructive que son homologue tonitruant ; deuxièmement, parce que ce serait fort utile pour y déposer des objets précieux à ranger dans le grenier, ou pour y planter des fleurs après l'avoir remplie de bonne terre.

J'APPRÉCIE PARTICULIÈREMENT CE trait de l'écrivain américain Stephen King qui rétorque à ceux qui lui glissent « moi aussi, j'écrirai un roman un de ces jours » en disant : « c'est bien, moi je compte me mettre à faire des opérations au cerveau bientôt ». Tout le monde peut écrire, mais tout le monde ne sait pas écrire, ni n'est écrivain ou poète. C'est comme la musique ou la lecture ; on peut très bien être capable de lire sans savoir lire ou d'entendre la musique sans savoir écouter la musique. Je lis Duras et j'entends Duras. J'écoute Wagner, mais je ne l'entends pas comme je pourrais l'entendre, du moins pas comme je le voudrais.

LES LOISIRS INSTITUTIONNALISÉS me font penser à de petites doses d'opium employées à asservir plus encore le prolétaire à son insupportable sujétion quotidienne. *Panum et circenses*, disaient les Romains... Eh bien, il semblerait que nous soyons plus romains que nous l'imaginons! Combien de « bons travailleurs » supporteraient le fardeau des incessantes semaines de travail si on leur enlevait leur voyage annuel organisé, leur chalet climatisé, leur resto théâtre du samedi ou même simplement leur petite bière froide du vendredi soir, bref, leur pain et leurs jeux?

JE REMARQUE, depuis quelques années, des indices évidents d'une dangereuse mentalité maximaliste qui s'installe peu à peu en Amérique et ailleurs : intolérance institutionnalisée, moralisme médiatisé, fanatisme banalisé, intégrisme trivialisé, absolutisme plébéien... J'ai rêvé pour mes enfants d'un monde de tolérance, d'humanité et de justice qui se teinte lentement de couleurs morales diamétralement opposées.

SI VIVRE EN société oblige le citoyen à suivre l'ordre prescrit par le contrat social, elle le soumet du même coup à une vision du monde. Toute société, de par sa fonction même, introduit chez le citoyen, volontairement

ou non, une représentation du monde en fonction de ses buts, de ses objectifs et de ses attentes. Cette représentation, quoique se présentant comme inexistante parce qu'opérant sans volonté identifiable spécifiquement, s'établit autour de structures politico-sociales solides telles que les habitudes de vie, l'éthique, les valeurs et les enjeux de la société dans laquelle elle s'insère. Il s'ensuit automatiquement, et ce, dès la naissance de l'individu, une socialisation de l'esprit, du jugement et de la raison. Autrement dit, tout citoyen, rebelle ou soumis, engagé ou non, est jusqu'à un certain point le produit de la société dans lequel il vit. Le grand responsable de cette formation, ou plutôt *déformation*, est le consensus social généralisé, nécessaire au bon fonctionnement du pacte social, mais coupable d'une soumission de l'esprit à laquelle tout citoyen se soumet à divers degrés.

DANS L'ÉDITION DE la correspondance du peintre Cézanne, on trouve une lettre adressée à son fils où il est écrit : « Décidément on ferait une curieuse ménagerie avec tous les professionnels de l'art et leurs congénères. [...] La prétention des intellectuels de mon pays, tas d'ignares, de crétins et de drôles. » Les passages où l'on peut sentir la triste solitude de l'artiste sont nombreux. Je compatissais et il m'est facile de le comprendre. Mais j'ai ri comme un fou en constatant que dans la lettre

originale, Cézanne écrivait : « La prétention des intellectuels de mon pays, tas d'*enculés*, de crétins et de drôles. » En voulant faire preuve de bon goût, en censurant un mot, ils n'ont fait que lui donner raison d'avoir utilisé précisément ce mot-là...

FAIRE UNE PAUSE. Un temps d'arrêt. Un vrai. Ne pas lire. Ne pas écouter de télé ou de radio. Faire le vide. *Mushotoku*. Juste respirer. « *Try not to get worry, try not to turn onto problems that upset you...* ». S'enraciner à la terre pour nourrir le métal qui contient le feu. Forger la carapace pour empêcher l'explosion... ou l'implosion. Après, relire Christian Bobin vingt fois, entre Pascal Quignard et Cioran. Expirer longuement. Laisser aller. Quoi? Tout : le troupeau à l'abattoir, les parodies médiatiques, les longues litanies habituelles de ceux qui disent toujours la même chose. Le dire est déjà de trop. Le penser même. Ne pas se crisper. Rester détendu. Contre le vent. Se laisser porter. Par le vent. Remonter le courant, mais avec la grâce d'un saumon en rut. Être en rut. Regarder la chair qui palpète le remous insatiable du désir d'exister, de ressentir, d'éviter le sombre, d'ajouter du mieux au pire. Admettre la défaite. La finale. Et jouir en l'attendant. En évitant de faire souffrir. Demander à quelqu'un comment il va. Écouter la réponse. Pour de vrai.

Poser la question en premier à soi-même. Et répondre honnêtement. Pour une fois.

PENSER N'EST PAS s'informer, surtout quand l'information elle-même n'est pas issue de la pensée, mais des besoins du marché. On voit de plus en plus quelques idées contraires à la volonté du Grand Frère surgir ça et là et être entretenues par une certaine masse et même à l'occasion par quelques canons des médias qui font figure de marginaux dans leur milieu. Mais ce ne sont là que des moyens de défenses de l'organisme de l'économie de marché pour extirper les virus pensants. De ce fait, on détecte facilement les véritables esprits libres (quoique ceux-ci soient souvent assez lucides pour éviter d'être absorbés par ces fausses libertés de la pensée sociale), on soulage quelques consciences qui s'irritent à force d'être constamment maintenues dans des chaînes réflexives et, enfin, on permet à ces faux marginaux, pourtant faciles à identifier parce que faisant partie du rouage esclavagiste qu'ils disent dénoncer, de faire valoir une supposée puissance médiatique favorisant l'expression libre et la réflexion. Mais tout cela n'est qu'une sorte de fièvre tolérée par l'organisme, car induite par lui-même et contrôlée, qui immobilise les véritables virus sociaux, dangereux, néfastes et contagieux qui pourraient s'avérer mortels, c'est-à-dire les libres penseurs.

UNE PARTICULARITÉ DES œuvres d'art est que l'on ne sait que quelques siècles plus tard lesquelles sont vraiment grandes. Et encore, comme le suggère Pascal Quignard, combien de chefs-d'œuvre sont aujourd'hui perdus, brûlés, abandonnés à jamais dans l'anonymat!

C'EST TOUJOURS DANS le sacrifice de soi-même que l'on obtient des rôles importants, des places de choix, des salaires décents, des tribunes contagieuses, voire virulentes. En se soumettant aux règles, en jouant le jeu, l'homme moderne devient quelqu'un, une personne fiable reconnue par son milieu, un rouage important de la société. En se laissant guillotiner, il s'ouvre les portes du grand temple de Mammon et se voit gratifier (en échange de sa tête), d'une aisance de vie qui a les apparences de la liberté, mais qui ne lui laisse plus aucun moment désorganisé où il aurait enfin le temps, pour une fois, d'entrer en contact avec ce qu'il est réellement, sa nature profonde, cette petite chose fragile qu'il a laissée tomber quelque part en chemin entre la petite école et la maison de son enfance. En courbant le dos bien bas, il voit sous les tables les jambes longues des femmes qu'il désire en silence et en se mordant les lèvres au sang. Si bien que lire ceci aura sur lui le même effet qu'un verre d'eau dans un volcan. C'est un déluge qu'il faudrait, et encore, il trouverait le

moyen de dire que cet éternel aller-retour entre l'endroit où il occupe sa position et sa demeure hypothéquée est choisi en toute conscience et que de toute façon, il ne saurait quoi faire de ce temps libre que lui offrirait une vie sans agenda de travail, de loisirs et de vacances.

IL M'ARRIVE FRÉQUEMMENT, en raison de ma formation en littérature, que je me fasse demander mon avis sur tel ou tel livre *commercial*. Souvent, je sens que l'on veut savoir si quelqu'un comme moi (sic) peut aimer Dan Brown ou Michael Crichton. La réponse est oui. Tout comme un chef cuisinier peut aimer une bonne poutine de temps en temps ou un mélomane une chanson pop qui le fait taper du pied malgré lui. Mais cela ne fait pas de la poutine un plat gastronomique, ni du rigodon un chef-d'œuvre musical.

LA MONOGAMIE NOUS paraît-elle belle et saine parce que l'infini poids de la culture nous empêche de voir qu'il s'agit là en fait d'un autre conditionnement social inventé par ceux-là mêmes qui conçoivent toutes les formes de servitudes au nom d'un dieu, d'une patrie ou d'une pensée, mais d'où les désirs véritables de l'être humain sont toujours absents ?

TOUT SE DÉROULE aujourd'hui comme s'il n'y avait qu'une alternative possible : une routine sécurisante où quelques transgressions temporaires et ponctuelles sont tolérées pourvu que l'autre ne soit pas trop dérangé dans sa petite vie parfaite. Les « rebelles » d'aujourd'hui meurent à cent ans dans un hospice aussi bien climatisé que les édifices à bureaux où ils ont travaillé toute leur vie. « On n'a pas le choix » est la prière que toutes les lèvres, gonflées à force de recevoir des coups de pub sur la gueule, récitent avec la conviction d'un disciple maoïste qui justifierait la réforme alors qu'on le fouetterait dans un camp de rééducation. Les espoirs se sont standardisés : l'ouvrier, le curé et l'homme d'affaires, le pauvre, le puissant et le riche rêvent maintenant en couleurs sensiblement de la même chose, avec pour seule différence la grosseur de l'écran où ils entrevoient le possible. Le possible unique, tout le monde y croit et le veut pour soi : les voyages, les vacances, la reconnaissance, la voiture luxueuse, les loisirs enivrants, les bons vins, les masseuses qui font des complets... Avec la mondialisation, le possible s'est internationalisé ; si bien que l'Ougandais, le Chinois, le Français, l'Allemand, le Péruvien, l'États-Unien et le Québécois désirent désormais la même chose, à quelques variantes près. Il y a déjà de moins en moins de place pour la différence, la distance, la marginalité, la diversité, la pluralité, le choix. Tous unis sous une même

bannière. L'objectif fasciste est en train de s'installer insidieusement à l'échelle mondiale. Mais, heureusement, qu'on le veuille ou non, la vie est changement, mouvement, altération, transformation, impulsion, mutation, bref, vivante. Que la peur, l'envie, l'ambition, la quête de sécurité absolue cherchent à ramener tout à la même cadence planétaire n'y changera rien. Le possible ne sera jamais mélodie homogène, mais toujours et encore excitant *rubato*. Entendez-vous sa musique exaltante ?

CE SONT SOUVENT les mêmes qui dénoncent l'ingérence du gouvernement dans leur vie privée et qui applaudissent des mains comme des phoques en chaleur quand le gouvernement passe des lois qui, prétendant protéger les uns des autres, sont en train de retirer toute la liberté des uns et des autres. Lentement. Subtilement. Insidieusement. « Voyons, tu paranoïes ! » On verra bien. Et plus tôt qu'on ne le croit. Censure. Contrôle des armes. Permis. Licences. Surveillance vidéo des routes. Lois sanitaires. Lois alimentaires. Droite capitaliste. Droite religieuse. Gauche écologiste. Gauche hyper socialiste. Moralisme renaissant. Réémergence d'un puritanisme sectaire. La table est bien mise, on ne peut dire mieux. Et c'est nous qui sommes cuits. On tiendra bientôt compte des caprices de chacun pour édicter un art de vivre

nouveau. « Voyons, on vit dans le plus beau pays du monde. On est libres. » Encore, oui. Mais de moins en moins. Et parce qu'on le lui demande à coup de faux sondages, de manipulation médiatique et de lobbying crasse, le gouvernement, qui entend et suit bien la tendance générale, continue encore et encore à légiférer, à réglementer, à édicter des lois, établir des règles. *À l'ordre* est devenu le mot d'ordre. On vivra plus tôt qu'on ne le pense dans un monde où la propreté, la longévité, la sécurité, l'absence de risque et la santé seront devenues les enjeux uniques de l'existence. Exit les pâtés de foie délicieux, les bières noires onctueuses, les cigarettes savoureuses qui terminent le repas ou allongent la conversation dans la nuit. Exit le jeu immémorial du va-et-vient entre risque et plaisir. Ne riez pas. C'est déjà commencé.

Quelles que soient les lois politiques qui régissent les hommes dans les siècles d'égalité, l'on peut prévoir que la foi dans l'opinion commune y deviendra une sorte de religion dont la majorité sera le prophète.

Alexis de Tocqueville,
De la démocratie en Amérique

CHAQUE JOUR, je découvre une nouvelle loi d'*intérêt général* que les médias exposent en grande pompe. Celle-ci est souvent liée au comportement

des individus et rarement propice à une plus grande liberté, mais, au contraire, toujours dévoilée dans le but d'améliorer la vie humaine en limitant ses choix libres. Aussi, je reste suspicieux devant toutes ces nouvelles contraintes destinées supposément à améliorer mon sort. Et même si une majorité, petite ou grande, approuve cette nouvelle promulgation en applaudissant, je ne passe pas aussi facilement mes mains dans les menottes parce que cent mille ou un million de captifs le font volontairement. Au contraire, même, il se peut que cette approbation générale fasse croître ma méfiance et m'invite à encore plus de prudence. Je me fiche d'ailleurs complètement de savoir quelle instance ou éminence a édicté cette formule salvatrice tant que je sens que celle-ci resserre encore un peu plus ses longs doigts noircis de propagande autour de mon cou. Je n'accepterai jamais que deux volontés : la mienne et, au lit, celle de ma blonde. L'opinion publique est par ailleurs devenue pour moi aussi importante que les ordonnances du pape pour un musulman. Néant. Il me faut même beaucoup d'abnégation pour retenir mes cris de rage devant ce que je considère être souvent une capitulation de l'esprit et du jugement libre. Quand je prends les armes que je possède le mieux, ma plume, ma langue et mon audace, mon mobile est inconditionnellement nietzschéen : « nuire à la bêtise ».

IL Y A quelque temps, je suis allé bouquiner à Québec. Entré dans une bouquinerie située sur la rue Saint-Jean, j'engage une conversation avec la bouquiniste. Le sujet bifurque lentement vers l'inculture. La bouquiniste me raconte alors qu'elle est récemment allée s'acheter une croix pour mettre comme pendentif à un collier. Devant la vitrine, elle demande à la vendeuse de voir de plus près une des croix disponibles. Elle pointe du doigt une petite croix où Jésus est crucifié, c'est-à-dire une sorte de crucifix miniature. La vendeuse, au départ, ne lui donne pas la bonne. « L'autre à côté », lui dit alors ma bouquiniste. Et la vendeuse de répondre : « Ha! Celle avec le tit bonhomme dessus ? »... Mais parler d'inculture est aujourd'hui interdit. Alors, ne racontez pas ça à personne, on vous taxerait d'intello snobinard. Au nom de chose, du tit bonhomme et du simple d'esprit... Amen!

L'HISTOIRE EST REMPLIE d'anecdotes de génies qui deviennent fous : Hölderlin, Kleist, Van Gogh, Nietzsche, pour ne nommer que ceux-là. Cela s'explique : laisser monter l'esprit génial implique que l'on abandonne une part de soi qui, une fois évacuée, ne peut plus être récupérée. C'est pourquoi il y a si peu de génies en ce monde : la frayeur devant cette rupture irréparable avec soi-même confine la plupart de ceux qui ont de la graine de

génie à demeurer dans le fonctionnel. Car les génies ne sont jamais capables de s'intégrer adéquatement à leur univers; ils errent inévitablement dans un autre monde inaccessible dans lequel personne ne peut leur venir en aide, si le besoin s'en fait sentir. Ils ont pris une porte qui n'a de poignée que d'un seul côté, celui où l'on entre. Derrière eux, le déclic du verrou se produit sans qu'ils l'entendent. En auraient-ils conscience que cela ne changerait rien à l'affaire : s'ils ont avancé involontairement où leur différence peut éclater au grand jour, ils ont fait le choix conscient, un moment donné, d'assumer leur inclinaison géniale.

LETTRE OUVERTE À ceux qui veulent un français figé. Vous qui voulez un français qui n'évolue pas, une langue fixée qu'on ne peut mettre à jour selon l'usage ; vous qui avez passé tant de temps à apprendre les règles complexes de la langue de Racine que vous ne voulez plus avoir à en apprendre d'autres qui s'imposeraient par l'emploi du plus grand nombre. Vous qui croyez ferme qu'il existe un « français international » (sic) que l'on ne doit pas transformer, qui ne doit pas évoluer avec les besoins de ceux qui communiquent avec lui. Laissez-moi vous dire ceci : aucun siècle et aucune époque n'ont possédé le français correct qu'il faut fixer pour de bon. Quand, au

XVI^e siècle, François Rabelais écrit dans *Gargantua*, « Soubdain qu'il fut né, ne cria comme les aultres enfans : « Mies ! mies ! », mais à haulte voix s'escroit : « À boire ! à boire ! à boire ! », comme invitant tout le monde à boire, si bien qu'il fut ouy de tout le pays de Beusse et de Bibaroyes. », il écrit dans un français parfait, celui de ses contemporains. Pareillement, quand le roi Louis XIV s'écrie : « Le roy c'est moy » [prononcez : le roué cé moué], il parle correctement le français de son temps. Cet écart entre ce français ancien et le nôtre s'explique par le fait que la langue sert à communiquer et que, par conséquent, elle doit s'adapter aux besoins nouveaux et, surtout, ne vous en déplaie, à l'usage nouveau qui est fait par la majorité. Sinon quoi ? Sinon, l'écart devient si grand entre la langue d'usage (souvent celle du peuple) et la langue écrite (souvent celle d'une certaine élite) que les deux deviennent deux langues distinctes. Vous ne me croyez pas ? C'est bien ce qui est arrivé en 842, quand deux des petits-fils de Charlemagne, Louis le Germanique et Charles le Chauve, pour se jurer assistance et fidélité contre leur frère Lothaire, ont échangé un pacte par écrit, *le Serment de Strasbourg*. Le seul problème, c'est que l'entente originale rédigée en latin et en germanique n'était pas comprise par les hommes de l'armée. On leur fit donc une version en « latin vulgaire », que l'on considère aujourd'hui comme le premier texte français de

l'histoire. Vos efforts pour fixer la langue sont donc vains, car rien ne peut empêcher l'évolution linguistique. C'est pourquoi, à toutes les générations, les plus vieux se plaignent de la mauvaise connaissance de la langue chez les plus jeunes. Si le bon usage ne suit pas les besoins langagiers des individus d'un même peuple, l'usage concret et quotidien assurément le fera. Il faut le préciser : les seules langues qui n'évoluent pas sont des langues mortes. Est-ce à dire qu'il ne faut plus de règles du tout ? Non, car la fonction du langage est relationnelle, et l'on sait trop bien comment il est difficile de communiquer quand la langue s'appauvrit et se dilue. Il faut lire l'excellent essai de Georges D'Or, *Ta mé tu là ? [Ta mère est-elle là ?]*, pour comprendre que la pauvreté du langage est une sérieuse infirmité... S'il faut, pour s'exprimer en français aujourd'hui, lire, enrichir son vocabulaire, apprendre la syntaxe et la logique de la langue, il est essentiel que tout cela soit fait avec des règles souples, adaptées au contexte et à l'usage généralisé. Car une langue ne reste vivante qu'en s'adaptant aux vivants qui l'emploient.

UN MIDI, alors que j'écoutais *System of a Down* en lisant *Le théâtre des opérations* de Maurice G. Dantec, tandis que le repas que j'avais préparé pour mes enfants cuisait, mon daïmon est passé discrètement derrière moi et m'a chuchoté à

l'oreille : « Tu es un homme de paradoxes... ». « Je sais, je sais... », ai-je répondu nonchalamment en le chassant du revers de la main.

EST TRISTE CELUI ou celle qui recherche l'endormissement dans une léthargie établie au bord d'une clôture blanche qu'il faut repeindre chaque année, à côté d'un être qui finit souvent par le prendre pour acquis et sous un patron qui l'utilise comme une machine à sous.

« NE TOUCHE PAS ! » C'est l'injonction continue qu'on sert à l'enfance. On y juxtapose l'insécurité, la peur et la honte. « Ce n'est pas bien ! », « Tu vas te faire mal ! », « Tu vas te salir ! », « C'est mal ! », « C'est sale ! ». L'enfant se trouve ainsi coupé du monde sensible, condamné lentement à intellectualiser son contact avec le réel, à sublimer cette part perméable de lui-même qui le lie directement à la nature et la vie. Vie qui par ailleurs est de plus en plus virtuelle et synthétique : rien qui ne puisse salir, tacher ou blesser : univers pixellisé, érotisme en deux dimensions, rêves en ondes, repas scellés et aseptisés, pensées propres, vices autorisés... Amen ! L'adulte se sent en sécurité maintenant que les menaces du sensuel ne sont plus guère existantes que dans son imagination. Il va vite vers sa mort, avant même

qu'elle ne soit arrivée. Ne faudrait-il pas dire, au contraire : « Touche ! », « Goûte ! », « Sens ! » Reste présent malgré les bruits constants de ceux qui ne jouissent que par les mots, fausse jouissance de l'avoir, du régurgité impalpable. Laisse-toi gouverner par l'empire des sens : lèche la sauce sur les doigts, goûte lentement un corps des pieds à la tête, plonge tes mains dans le sable brûlant ou la terre humide, couche-toi nu dans l'herbe et sens l'énergie du sol sur ton dos, tes fesses, entre tes cuisses ; trempe-toi dans une rivière glacée ou reçois au visage le ressac puissant des vagues. Toi, découvreur de monde et explorateur des sens, ne meurs pas avant de mourir.

LE MOT « SCIENCE » exerce sur beaucoup de gens une autorité quasi divine. Les scientifiques ont, d'une certaine manière, usurpé le pouvoir qu'avait auparavant le clergé. Les petits catéchismes et autres papiers dogmatiques d'aujourd'hui ne sont plus écrits par des religieux divinement inspirés, mais par des scientifiques politiquement et financièrement engagés. Et pour s'engager, ils s'engagent. La présence scientifique est désormais attendue partout. Journaux, revues, radios, télévisions, associations, ministères, fondations, syndicats et entreprises réclament continuellement l'aide et le conseil scientifique de médecins, biologistes, statisticiens, généticiens,

astronomes, chimistes, physiciens et autres *spécialistes*. On en redemande. Et quand, dans une conversation, quelque « capitaine, chef, boss, mon homme, patron » soutient son propos par un « ils disent », par exemple dans « ils disent que les enfants ont besoin de limites » ou « ils disent que le travail c'est la santé », l'interlocuteur sait bien que ces « ils », qui mettraient plus d'un paranoïaque mal à l'aise, sont à coup sûr des *spécialistes* en leur domaine et qu'il serait bien présomptueux, voire dangereux pour sa liberté d'expression, de les remettre en question. S'ils le disent.

DANS *LE MEILLEUR DES MONDES*, Aldous Huxley imagine avec une lucidité étonnante une société où le conditionnement est passé officiellement dans le système d'éducation. Dans ce monde meilleur, les bébés de la caste inférieure, les Deltas, sont conditionnés à détester les livres et les fleurs en leur administrant une décharge électrique chaque fois qu'on les met en présence de ces objets et qu'ils s'en approchent ; les livres, parce qu'« on ne pouvait pas tolérer que des gens de caste inférieure gaspillassent le temps de la communauté avec des livres, et qu'il y avait toujours le danger qu'ils lussent quelque chose qui fit indésirablement "déconditionner" un de leurs réflexes » ; les fleurs, parce qu'il faut « trouver à la consommation du transport une raison économiquement

mieux fondée qu'une simple affection pour les primevères et les paysages ». En conditionnant « les masses à détester la campagne », mais simultanément « à raffoler de tous les sports de plein air », on parvient, en faisant le nécessaire « pour que tous les sports de plein air entraînent l'emploi d'appareils compliqués », à faire consommer au peuple « des articles manufacturés, aussi bien que du transport ». Ainsi, dans ce meilleur des mondes qui est nôtre, ne prenons pas un air surpris quand, au hasard des jours, notre route croise des Deltas.

LE MOUVEMENT SURREALISTE, en voulant penser et créer avec pureté, ou plutôt, *dans* une pureté qui demandait d'éviter tout contrôle de la raison, de la morale ou de l'esthétique, aspirait à atteindre un « au-delà de la réalité intérieure ». L'effort surréaliste était sincère, mais utopique, car notre limite face à notre conditionnement n'est pas purement sociale, mais encore systématique, au sens où nous nous exprimons à travers des systèmes dont nous sommes dépendants, et biologique, parce que nous sommes soumis à notre nature. C'est ce qui faisait dire à Camus que « dès ses origines, le surréalisme, évangile du désordre, s'est trouvé dans l'obligation de créer un ordre ». Et par conséquent, dans sa quête de liberté absolue le surréalisme

s'est donné naïvement la mort en voulant mettre des chaînes à sa doctrine.

POUR LA SCIENCE, une chose vraie ne peut finalement être, si l'on pose objectivement la question, qu'une chose probable. Toutes les certitudes scientifiques ne sont au fond que des statistiques qui comportent plus ou moins de marge d'erreur. La vérité scientifique est en fait la notion qui résiste le mieux à la plus grande probabilité. L'histoire de la science n'est d'ailleurs constituée que de vérités scientifiques qui cèdent leur place à de nouvelles vérités scientifiques. Personne n'a mieux décrit ce perpétuel mouvement que Victor Hugo : « La science cherche le mouvement perpétuel. Elle l'a trouvé ; c'est elle-même. La science est continuellement mouvante dans son bien-fait. Tout remue en elle, tout change, tout fait peau neuve. Tout nie tout, tout détruit tout, tout crée tout, tout remplace tout. Ce qu'on acceptait hier est remis à la meule aujourd'hui. La colossale machine Science ne se repose jamais ; elle n'est jamais satisfaite ; elle est insatiable du mieux, que l'absolu ignore. » Faire de la science, ce n'est pas chercher la vérité, mais chercher à découvrir des relations plus probables entre les choses pour en arriver à ce qu'Einstein appelait « une image simplifiée et intelligible du monde », ce qui n'est assurément pas la vérité nouménale. Dans cette

prétendue quête de vérité, la science se pose ici comme substitut d'une religion en ruine ; l'idéal, qui était auparavant tourné vers Dieu, est maintenant dirigé vers la vérité scientifique qui opère les mêmes fonctions que la croyance religieuse : exégèse du début et de la fin (chimie, physique), abnégation en fonction des prescriptions salvatrices (médecine), apaisement devant l'inconnu (physique quantique), appartenance à un groupe de croyants fidèles (adeptes de théories), etc. Serviles de la soutane pendant des siècles, nous voilà désormais esclaves de la blouse blanche. La peur et les prescriptions pour y faire face n'ayant que changé de masque.

ON PEUT MOURIR de désir de liberté, comme on peut vivre et déjà être mort.

LE DRAME SE passe à Bruxelles, le 12 avril 2006. Joe Van Holsbeeck, un jeune homme de 17 ans, se fait taxer son lecteur mp3 à la Gare Centrale. Il refuse et se défend. Les deux agresseurs se fâchent et le poignent à mort. Pathétique et hideux. À Bruxelles, on organise une marche pour la paix. On insiste pour que les participants soient habillés de façon neutre, pour éviter que la manifestation ne soit récupérée par quelque groupe idéologique que ce soit. 80 000 personnes défilent

silencieusement dans la rue. Officiellement, on réclame le « droit à la liberté de se déplacer en sécurité », mais au fond, tout ce qu'on demande, c'est un peu plus de paix et d'amour dans ce triste monde. Majestueux et serein. Mais il se trouve des petits maîtres pour expliquer la violente affaire : trop de télé, trop de violence à la télé, trop de jeux vidéo, trop de sexe sur internet, trop de tout. Coupez! Éliminez! Contrôlez! C'est la faute à Pikachu! Toutefois, de petites voix fragiles, telles que celle de Philippe Béague, psychanalyste et président de la fondation Françoise Dolto, chuchoteront discrètement : pas assez d'amour, pas assez de présence, pas assez de compréhension, pas assez d'explications, pas assez de temps. Tendons l'oreille.

AVEC DAVID COOPER, je crois que le mieux serait de foutre la paix à nos enfants, tout en demeurant disponibles. Les parents en sont généralement incapables, trop pris qu'ils sont par leur propre besoin de satisfaire, de combler, de régir ou de contrôler.

ÉCRIRE EST PARFOIS une façon d'inoculer du poison à ceux qui en ont besoin. Lire est la meilleure façon d'empoisonner sa propre ignorance.

ÊTRE AVEC EUX est comme être seul. La douleur en plus.

LE SUICIDE EST une solution permanente à un problème temporaire. Écrire est une solution temporaire à un problème permanent.

ILS DÉNIGRENT L'ÉCONOMIE triomphante, le système capitaliste, et on les voit se mettre en marché dans des cocktails qui ne sont en fait que des épiceries de l'art reproduisant exactement ce qu'ils croient dénoncer, mais qu'ils admirent secrètement.

S'ILS S'EMPRESSENT DE dénoncer les bourgeois et leur mode de vie, ils sont encore plus pressés de chercher par tous les moyens à leur plaire et attirer leur bonne grâce qu'ils croient être la seule façon d'obtenir de quoi vivre et continuer à dénoncer les bourgeois. Mais il y a longtemps que les bourgeois les ont récupérés et acceptent volontiers de se faire tirer la pipe par ces supposés artistes francs-tireurs qu'ils contrôlent à leur insu, de la même manière que leurs ouvriers et leurs valets, c'est-à-dire de la seule façon qu'ils connaissent de père en fils : l'appât du gain ou de la gloire.

AU LIEU DE verser leur sueur, ce qu'ils trouvent sinistre chez l'ouvrier exploité, ils dispensent à qui mieux mieux leurs sourires, leurs compliments, leurs boniments, dans l'espoir de parvenir, par ce servile opportunisme, à atteindre ces lieux de soumission qu'ils s'imaginent détester. Ils rient de l'Empire tout en rêvant d'être César. Ils dénoncent le Royaume, mais font tout pour être roi. Ils restent à jamais des esclaves ou des bouffons.

L'HÔTEL BOURGAULT. 1887. C'est l'année de construction, selon les papiers officiels. J'ai suffisamment fait voler la poussière des documents anciens pour savoir toute la fragilité de l'officiel, surtout quand il s'agit d'histoire. Est-ce qu'en 1887 des hommes ont taillé les poutres qui forment la charpente de ma demeure ? Rien n'est moins certain. Mais cela donne une idée, un indice qui situe dans le temps : ma maison est très ancienne. Plutôt devrais-je dire : la maison que j'habite. Ne nous méprenons pas : j'ai bien les papiers qui confirment socialement et légalement qu'elle est à moi, que je la possède au sens bourgeois du terme, qu'elle est ma propriété comme tout bon capitaliste aime le dire et le sentir, mais il suffit d'un regard objectif pour comprendre qu'elle n'est pas vraiment ma possession (les objets peuvent-ils réellement être à

soi quand, à chaque instant, nous nous en allons si vite ailleurs?). Mon corps appartient à ce que j'appelle « moi ». Mieux : il est partie de ce que je suis. C'est la propriété absolue, et c'est pourquoi je défends définitivement à quiconque de me retirer ne serait-ce qu'une parcelle de la liberté que j'ai d'en faire exactement ce que je veux. Mais l'endroit où s'agite cette demeure de chair n'est pas de même nature. D'autres ont vécu ici avant. D'autres le feront après. Je sais, par quelques vieillards du village venus me parler alors que je redonnais un nouveau souffle à l'extérieur de l'immeuble, que cette maison toute faite de bois, en plus d'avoir été le nid de nombreux humains, a été une banque (sans doute à la fin du XIX^e siècle), puis un hôtel durant quarante ans, enfin un magasin de meubles (par deux fois). Mise à part la possibilité de tomber, en défaisant un mur, sur une voûte cachée contenant des milliers de pièces d'or datant de l'époque de la banque, c'est l'idée de l'hôtel qui me fascine le plus. J'aime à penser que par des nuits sombres et pluvieuses, d'étranges visiteurs ont tardivement frappé à la porte par où j'entre et je sors tous les jours ; que des filles pulpeuses et disponibles sont montées au bras de clients nostalgiques de leur foyer, assumant leur culpabilité pour un plaisir encore plus passager qu'eux, par l'escalier qui monte à ma chambre à coucher ; qu'un pianiste rieur et passionné animait la grande salle (devenue

mon salon et ma salle à manger, où il y a par ailleurs un « trou à piano ») des heures durant, ne s'arrêtant qu'au moment où le dernier hôte s'assoupissait en cuvant son vin la tête appuyée sur son épaule; que des discussions s'animaient instantanément à la lecture de journaux annonçant les derniers événements survenus outremer (j'ai retrouvé des centaines de journaux datant de la Deuxième Guerre mondiale parfaitement conservés sous le prélat des chambres; chacun portait l'étampe à l'encre de l'« Hôtel Bourgault »). Ce sont les fantômes de la maison. Vous direz qu'ils ne sont que dans mon imagination divagatrice, mais venez passer une nuit chez-moi et au matin, quand vous aurez entendu dans l'obscurité du soir le réservoir de la toilette se remplir tout seul, les craquements dans les marches qui vont au deuxième, les chuchotements et les ricanements étouffés, vous serez sans doute d'accord pour dire avec moi que ma maison n'est pas que la mienne.

JE ME SOUVIENS AVEC une certaine nostalgie du temps où, sur le point de finir leur année scolaire, mes enfants jetaient aux flammes la pape-rasse accumulée depuis septembre. Assumant un *mea culpa* écologique, je les laissais faire, car je me rappelais avoir fait ce rituel rassérénant avec plaisir quand j'avais leur âge. En outre, il est certain

que le défoulement n'eut pas été aussi puissant s'ils avaient sagement lancé leur passé scolaire dans le bac de recyclage! En les observant, tandis qu'une pluie de flocons noirs tombait aux alentours et sur moi, je me disais à moi-même : combien de fois ai-je ainsi tenté de consumer mes vieux démons?

LU DANS UNE publicité d'audiolivres : « Faites l'expérience de la lecture tout en restant actifs ». Cela sonne comme « Faites l'expérience du sommeil en demeurant performants », ou « Faites l'expérience de l'amour en conservant votre égoïsme », ou encore « Expérimentez la vie sans expérimenter la mort ».

DESCARTES NE S'OCCUPAIT pas d'enfants. Sinon, il aurait écrit : je pense donc j'essuie.

NOUS MANQUONS DE respect pour le temps. D'abord, pour celui des autres, puis, pour le nôtre.

AVOIR DU TEMPS est aujourd'hui curiosité blâmable. Le « règne des hommes pressés » dont parle Nietzsche est arrivé à son paroxysme. La mode est à la rapidité montre en

main, non pas pour avoir plus de temps, mais pour faire plus de choses.

NE PAS TRAVAILLER selon les règles du système est souvent perçu par les autres comme une disponibilité totale.

COMME UN CHÊNE, j'ancre mes pieds au sol et impose le silence. À qui? À tous ceux qui cohabitent en moi. Souverain en cet instant, je peux enfin observer pour de vrai.

À CELUI QUI dit : « Je n'ai pas le temps de lire », il faut répondre : « Je n'ai pas le temps de ne pas lire ».

ON DIT « UN MONSTRE », « un fou », « un maniaque », mais quoi qu'on en pense, il s'agit aussi et avant tout d'un homme.

« L'ACTE SURRÉALISTE LE plus simple consiste, revolvers aux poings, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut dans la foule. Qui n'a pas eu, au moins une fois, envie d'en finir de la sorte avec le petit système d'avilissement

et de crétinisation en vigueur a sa place toute marquée dans cette foule, ventre à hauteur de canon » (André Breton, *Second manifeste du surréalisme*). Breton, loin d'être un meurtrier ou un violent, indiquait avant tout par cette image provocatrice le point culminant de l'acte artistique libre par son incompréhensibilité et par l'impossibilité de liaison à quelques repères que ce soit. Aujourd'hui, l'image ne fonctionne plus, car elle meurt en s'accomplissant.

AUJOURD'HUI : ensoleillé avec passages nuageux. Dans ma tête.

IL N'Y A qu'une seule issue pour tous : on se sent soudain léger en y pensant.

QUAND COMPRENDRA-T-ON enfin qu'on n'assassine pas froidement des humains parce qu'on joue à *Grand Theft Auto*, qu'on ne décide pas de faire un massacre parce qu'on aime le gothique, qu'on n'entre pas dans une école pour tirer au hasard sur des innocents parce qu'on écoute Ozzy Osbourne ou Megadeth, et, surtout, que ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de réglementation sur les armes qu'on encourage l'accomplissement destructeur d'un

dément ? Il y a de la violence dans la musique, dans les jeux vidéo et dans la philosophie gothique ? Oui, tout comme dans l'art qui n'est jamais que la représentation et la figuration de la société de laquelle il est issu... La nôtre, dont la tête est fort bien représentée par les médias, continue de jouer à l'autruche et à refuser de s'introspecter avec sincérité et véracité. On préfère le jugement commode et la condamnation larvaire qui s'insèrent tellement bien dans l'endoctrinement général.

NOTRE ÉPOQUE EST celle du condensé : de bœuf, de culture, de vie. On écoute les nouvelles et quelques émissions culturelles et on s'imagine être au courant ; on surfe sur le web, on achète tous les best-sellers que listent les quotidiens, on épluche à la file des revues à la mode, on se délecte sans se repaître des publications *in*, de la psychose narrée à la biographie névrotique ou politique, et on se dit lecteur. Les innombrables sources d'informations finissent par noyer dans la confusion. Le sens et le contenu priment contre l'art, contre la remise en question, contre le langage même : exit l'importance de l'acte d'écriture, exit la beauté des mots, exit l'ironie et le langage allusif. Dans les tonnes de papier qui circulent dans le supermarché littéraire, c'est ce que Sollers appelle « le catéchisme des valeurs vides » qui prédomine

toujours et encore. C'est pourquoi l'on voit tant de vendeurs de mots et si peu de poètes, tant de chercheurs d'or et si peu d'inventeurs, tant de gagnants et si peu de vivants. C'est peut-être aussi pourquoi les écrivains finissent parfois par se taire, comme Rimbaud, quand ils ne se tuent pas, comme Hemingway. C'est que le gaspillage de paroles adressées à des oreilles sourdes est senti tôt ou tard comme inutile ou insupportable.

LA SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE, en nivelant tout acte de création avec la truelle du mercantilisme, permet maintenant aux artistes de faire partie d'associations et d'unions officielles. Les artistes sont souvent les premiers à demander les mains au ciel d'être reconnus comme des travailleurs à part entière. Ainsi est-il possible de distinguer ceux qui ont fait de l'art leur métier et ceux qui en ont fait leur vie, ou plutôt, ceux que la vie a faits artistes. Désormais, même les poètes ont leurs colloques! Il me plairait probablement de les voir dans une usine de montage poétique où ils pourraient sans peine créer, en poinçonnant leur carte d'employé, en prenant leur dîner payé et leurs vacances accumulées. Manufacture de poètes. Bientôt, sur cette lancée, il est plus que probable qu'on demandera des coteries de prophètes et des syndicats de sages.

DURANT MA MARCHÉ matinale, les oiseaux perchés sur les fils électriques s'envolent à mesure que je m'avance sur la route et les rejoins. Un matin, un d'entre eux est resté immobile, me regardant réellement passer sous lui. Un peu plus et il se moquait des fuyards inquiets qui s'envolaient pour échapper à un danger inexistant. Je me suis dit à moi-même : celui-là est différent ; il a compris. J'ai pensé aussi : un équilibriste qui se tient droit sur son fil tandis que tous s'agitent en tous sens — alors même qu'ils rampent déjà sur le sol — est de nos jours chose rare.

PARACELSE : « *Alterius non sit qui suus esse potest.* » Je traduis : qu'il se garde d'appartenir à un autre, celui qui a la force de n'être qu'à lui-même.

AINSI, CE SERAIT CEUX qui ont la vie la plus stable, la routine la mieux rangée, l'existence la plus pétrie, qui seraient dans le vrai. Ceux qui marchent d'aplomb, ceux qui pensent droit, ceux qui dorment bien. Ceux qui remplissent les cases, ceux qui chérissent les normes, ceux qui adorent les chaînes. Ceux qui louent les dieux, ceux qui ne se battent pas, ceux qui ne tombent pas à genoux. Ceux qui écoutent, ceux qui leur parlent, ceux qui organisent les échanges. Propriétaires de vérité, de théories fondées, d'idées vendues. Verseurs

continuels d'eau dans le vin. Les autres, gratteurs de surface voulant percer le superficiel, ruminants d'idées profondes et lourdes, propriétaires de vie et de temps, gros mangeurs de remises en question, avaleurs tout rond de refus global, rejets par l'esprit de fous, de suicidaires, de crucifiés, de lapidés, d'internés, de rejetés, d'humiliés et de bannis. Locataires perpétuels de lieux de réflexion, incendiaires de lieux communs, pyromanes de feu sacré, périlleux et souvent mortel. Fleurs incapables de s'ouvrir parfaitement, mais toujours tournées vers le possible et le sensible. Buveurs invétérés d'eau de vie. Combien, ayant été à vingt ans des esprits allumés, finissent subrepticement par se tenir fiers et incorruptibles parmi les premiers, ventres ronds, tempes grisonnantes, montres en main ? Si travailler fatigue, comme le prétendait Cesare Pavese, la plupart du temps, il n'est plus possible d'en douter : vivre endort.

TOUT CE QUE je fais, tout ce que je dis, tout ce que je pense, tout ce que j'écris est toujours et en tous lieux destiné à conserver cet élan viscéral, ce vouloir intrinsèque de ma personne vers le seul fanatisme que je crois supportable : le désir de liberté. Ce sera sans doute ce qui me perdra. Et, par ailleurs, ce qui me sauvera. Je vois trop de jeunes vieux qui, en accostant sur les rives stériles

de la maturité, baissent les voiles de leurs désirs et de leurs rêves, jetant par-dessus bord ce qu'ils sont profondément, pour des trésors promis par moult capitaines démocratiques, que personne, dans les faits, n'a jamais pu tenir entre ses mains, si ce n'est qu'écrasé du coup par le fardeau d'une vie occupée à être toujours absent à soi-même. Ces hommes qui guident, ou que l'on prend volontiers pour guides, ne sont pas totalement à blâmer. Ils subissent eux-mêmes les méfaits de leur conscience de caillou. Le seul reproche honnête que nous puissions leur faire est d'avoir eux aussi choisi de jeter l'ancre de la médiocrité tout en espérant poursuivre leur croisière. Mais des procès, il faudrait en tenir plusieurs : à l'ambition matérialiste, à la nonchalance intellectuelle, à la gendarmerie des pensées, au supermarché des rêves en canne, à la flatterie intéressée, à l'esclavage volontaire.

QUE DE CROYANCES aujourd'hui qui, de s'être fardées comme des vérités, se voient défendues dans des lois édictées par de vieux séniles, justifiées par des abrutis qui parlent fort et policées par des médiocres armés jusqu'aux dents.

RARES SONT LES criminels — au sens juridique du mot — qui sont à la hauteur de leur crime.

Une fois enlevés les brutes, les jaloux, les peureux, les faibles, les mercenaires, les malheureux, les fous, les sots, les enragés et les désespérés, il ne reste presque personne.

ATHÉE OU NON, il faut choisir son image divine : ou le dieu ensanglanté mis à mort par les justes, ou le danseur dionysiaque chantant et riant. Mais il n'est pas facile d'échapper aux nécropoles que sont inconsciemment les religions modernes. Toutes, sans exception. Et celui qui se targue de l'athéisme le plus dur est souvent le plus à même d'être fortement imprégné de religiosité en son inconscient.

JE PARLE AVEC EUX, je les écoute attentivement, mais tout ce que j'entends venant de leurs bouches, j'aurais aussi bien pu le lire dans le journal du matin ou la dernière revue à la mode. Ils n'ont pas d'idées, mais des avis picorés ça et là, sans distinction et sans filtre, qu'ils prennent, les malheureux, pour des opinions. Ce qui germe dans leurs esprits, ce ne sont pas des pensées, mais des condensés de reportages télévisés, d'anecdotes journalistiques, de tendances médiatiques. On a remplacé leurs cerveaux par une éponge ; et sans qu'ils ne s'en rendent compte ! Cela figure la plus extraordinaire transplantation de tous les temps.

JE DÉTESTE LE verbe « produire » quand il est appliqué à l'artiste. On dirait une allusion à sa défécation, à ce qui jaillit de ses entrailles ambitieuses et avides, au visage rouge et gonflé de celui qui souhaite à tout prix que les coprophages artistiques ouvrent grand la bouche en voyant sa « production ».

CELUI QUI « VEUT » est présenté comme le maître de ce monde. Partout et en tous lieux ces gens qui ont envie, qui foncent, qui s'échinent, qui poussent et qui gagnent. Une crevette sur le point d'être plongée dans l'eau bouillante ne se débattrait pas moins. Je suis souvent, moi aussi, serf de ce vouloir plus puissant que soi-même, voiles toujours tendues à l'affût de la moindre brise de reconnaissance, de succès, de réussite ou d'amour. Ce ne sont pas les récifs qui me soulagent de ces envies de goinfre, comme ces éclopés qui ralentissent par faiblesse sans jamais véritablement s'apaiser, mais bien la prise de conscience qu'il n'y a nulle part où aller.

MARX : « La bourgeoisie a dépouillé de leur auréole toutes les activités qui passaient jusque-là pour vénérables et qu'on considérait avec un sain respect. Le médecin, le juriste, le prêtre, le poète, le savant, elle en a fait des salariés à ses

gages ». Ce faisant, elle est parvenue à enfermer le créateur et son esprit dans un cercle vicieux mercantile duquel il est pratiquement impossible d'échapper, sauf par la misère. Même les élans révolutionnaires, pourvu qu'ils ne mettent pas en péril la structure bourgeoise, c'est-à-dire tant et aussi longtemps qu'ils demeurent dans l'espace clos de la pensée, sont récupérés par l'économie de marché et proposés comme possibilités marchandes au même titre que n'importe quel autre objet de la production commerciale consommable et jetable. Cela même que j'écris, à partir du moment où un banquier ou l'un de ses différents représentants dans l'échelle de la production et de la rentabilité littéraires y voit une possibilité de plus-value, devient potentiellement récupérable et vendable sans risque.

ILS SONT ESCLAVES enchaînés et on voudrait les convaincre de ne pas choisir précisément ce qu'ils pensent être la clé des chaînes qui les blessent au sang ! Vous dites ? Ce sont les maîtres qu'il faut viser ? Étonnement, ce sont les mêmes. L'esclave et le maître cohabitent dans le même corps, se parasitent continuellement dans une valse naïve qu'aucune intervention extérieure ne peut arrêter. Attaquer l'un, c'est offenser l'autre. Seul un feu intérieur spontané, aussi rare que violent, peut ébranler le

somnambulisme de l'asservissement et de la domestication. *Tanquam aegri somnia* : comme les rêves d'un malade. C'est pourquoi la structure est inébranlable, le système impunément fonctionnel, la race continûment domptée.

J'AURAIS PU FAIRE comme Cioran : errer d'hôtel en hôtel ; vivre de bourses accordées sur des projets inexistantes ; entrer en duel avec le pire ennemi qui soit, l'existence, juste pour voir qui va l'emporter ; faire cent kilomètres de vélo par jour, m'arrêter dans un cimetière de campagne pour me coucher entre deux pierres tombales et fumer des heures durant. Mieux, comme lui, considérer ces petites excursions comme la période la plus active de ma vie. Écrivant ceci, je me dis que, d'un certain point de vue, c'est ce que je fais aussi, mais à ma manière.

JE SERAIS BIEN naïf, idiot même, de croire un instant que la lâcheté, l'ambition acharnée et la soumission névrosée puissent cesser à mon époque. Aussi, le seul parti que je supporte inconditionnellement est le mien. Mais, pour ce faire, il faut en avoir la force. Du reste, je ne me lasse pas de rire aux éclats quand j'aperçois, derrière les mises en scène bouffonnes de notre temps, les décors anxieux et les rideaux qui tombent toujours

à l'instant même où quelque vérité est sur le point d'apparaître. Je n'ajouterai que ceci, qui n'est pas de moi, mais qui aurait pu l'être et me vient naturellement à l'esprit chaque jour : « J'ai eu l'imprudence de lire ce matin quelques feuilles publiques; soudain, une indolence du poids de vingt atmosphères s'est abattue sur moi, et je me suis arrêté devant l'épouvantable inutilité d'expliquer quoi que ce soit à qui que ce soit. » (Charles Baudelaire)

ILS DISENT « MARXISTE » comme on cracherait « minable », ils prononcent « à gauche » comme s'ils lançaient « tapette »... Or, ils n'ont pour la plupart jamais lu Marx ni aucune idée précise de ce qu'est historiquement la pensée de gauche. S'ils lisaient, que dis-je, s'ils savaient lire, il me semble que cela m'aiderait à les entendre.

IL SUFFIT D'ACCEPTER de décevoir tout le monde, y compris soi-même, pour être enfin libre.

GEORGE STEINER PARLE de l'ennui comme étant possiblement la source principale de la violence humaine, particulièrement celle qui s'est déchaînée durant la Seconde Guerre mondiale.

C'est une erreur. Il faut aller plus loin si l'on veut descendre jusqu'à la racine de l'inhumain, car l'ennui n'est pas la prémisse de la violence, mais bien plutôt une conscience vive de l'inutilité de tout. Ce n'est pas cela qui induit la haine et la violence, mais la fatigue et la déception. L'ennui serait plutôt du côté du désespoir, et ultimement du désespoir paisible, qui conduit à l'acceptation, à la sérénité et peut-être au bonheur. On ne massacre pas des gens parce que l'on s'ennuie, mais parce qu'on est vide de tout. De pensée, d'amitié et d'amour. Et l'on peut très bien s'ennuyer en ayant les trois.

SEULEMENT QUELQUES MORTS ne m'ont jamais déçu. Aucun vivant, y compris moi-même, bien entendu. Et il est à peu près certain que les morts qui ne m'ont pas déçu l'auraient fait si j'avais pu les fréquenter autrement que par les livres.

CONSTAT HISTORIQUE : les mêmes vieux crimes sont commis par les mêmes vieilles crapules depuis la nuit des temps. Et cela ne changera pas.

CE N'EST PAS dans les livres ou dans mon arbre généalogique que j'ai trouvé un modèle à suivre, mais dans un miroir.

ELLE EST JUSTE devant mon lit, ouverte au centre d'une longue table basse. C'est la *Bible de Gutenberg*. Évidemment, ce n'est pas l'originale : une seule page du manuscrit original, connu aussi sous le nom de *Bible de Mazarin*, se vend un peu plus de 22 000 dollars... Bon, c'est une reproduction. Mais quel travail ! Reliure fine, broderie de finition, signet de soie, couverture de tissus bourgogne. Le texte est en latin, traduit dans la partie inférieure de la page en français moderne. Si vous trouvez dingue l'*Apocalypse* en français, il faut l'essayer en latin ! Je l'ai payée 25 dollars, à l'état neuf. À ce prix-là, ça ne paye pas même la reliure... C'est l'avantage de vivre dans la Société du spectacle (dixit Debord) : si *Châtelaine* ou le *morning man* populaire n'en parle pas, si ça ne se trouve pas sur le site *gadget-in.com*, si ça ne fait pas « vroum vroum » ou « ding ding », on le donne, ou presque.

L'OPTIMISME DONT FONT preuve certaines personnes montre à quel point ils sont aveugles, quand ils ne sont pas des sages. Cela me fait penser à ces mots du poète Aragon : « Je ne connais rien de plus cruel, en ce bas monde, que les optimistes de décision. Ce sont des êtres d'une méchanceté tapageuse, et dont on jurerait qu'ils se sont donné pour mission d'imposer le règne aveugle de la sottise... Laissez, laissez aux pédagogues

du tout va bien cette philosophie que tout dément dans la pratique de la vie... ».

L'INQUISITION MÉDIÉVALE NE s'est jamais arrêtée. Elle s'est simplement transformée en une main mise avec des doigts plus fins, des ongles mieux vernis.

OU BIEN CHOISIR la lumière qui apaise complètement, comme Bobin, ou bien la lucidité totale qui consume, comme Cioran. Tout ce qui, en littérature, se trouve entre les deux me fait penser à un petit enfant qui, ayant trouvé l'arme à feu de la maisonnée, se tire malencontreusement une balle dans la tête parce qu'il joue avec ce qu'il ne devrait pas avoir entre les mains.

SOYONS HONNÊTES : la majorité ne pense véritablement que deux à trois minutes par jour. Et encore.

POUR AVOIR LE droit de donner la mort légalement, c'est-à-dire de prononcer un jugement de peine de mort, il faudrait pouvoir juger de la vie dans toute sa latitude, sous tous ses angles, dans toutes ses dimensions, y compris la mort elle-même.

Or, aucun vivant ne pouvant se targuer d'être mort une fois...

LA FAIBLESSE DANS la faiblesse mène au servage.
La force dans la faiblesse mène à la dépendance.
La faiblesse dans la force mène au fascisme. La
force dans la force mène à la solitude.

IL LEUR FAUT toujours trouver anormales la tristesse et l'angoisse. Tantôt une maladie, tantôt une mauvaise passe, sur lesquelles on s'acharne à coups d'armes chimiques... Comme si ces deux états, dans la marche actuelle du monde, ne pouvaient être naturels !

S'ILS VEULENT TANT que leurs enfants reçoivent de « vraies notes » sur leurs performances, c'est qu'ils sont eux-mêmes soumis quotidiennement au contrôle de qualité... Libérez-les de ce pénible et constant examen de leur rentabilité, et vous les verrez soudain se détendre et rire comme moi à l'idée de classer des enfants.

M.*** M'EXPLIQUAIT UN jour, pour justifier son insensibilité devant l'exploitation : « De la

compétition, il y en a partout. C'est la sélection naturelle. Dans la nature, les lions mangent les gazelles ! » J'aurais voulu lui dire que nous n'étions ni des lions, ni des gazelles, mais, gavé d'inepties, j'étais sans voix. Et en mon for intérieur, je me disais qu'il était dommage que les ânes aient si peu de prédateurs en ce monde.

LES MÉDIAS ONT ceci de bon : ils permettent d'observer l'obsession quotidienne de quelques millions de clowns qui soufflent sur le feu déjà ardent de leur cauchemar organisé.

DANS UNE SOCIÉTÉ basée sur la performance, donc sur l'incitation à la victoire du plus fort sur le plus faible, il est normal et même bien vu d'attribuer des notes précises à l'évolution et l'apprentissage d'un enfant de 7 ou 8 ans.

PLAISIR TOUJOURS RENOUVELÉ que de démasquer les cabotins qui jouent les mâles alphas pour soulager leurs angoisses d'ex-souffre-douleurs.

SI L'ON CONSIDÈRE, comme il se doit, la morale comme une expérience qui vient de l'extérieur, comme un apprentissage social, comme un

acquis qui entre dans l'esprit de la même manière que le clou dans le bois, avec des coups répétés et appliqués là où il faut, il va sans dire qu'il s'agit là d'une chaîne posée de façon subjective par le consensus qui, on le sait en regardant ce que le consensus a admis par le passé de façon indiscutable, mais qui n'est plus aujourd'hui que risible farce, quand ce n'est pas absurde cruauté, ne fait qu'affaiblir l'individu. Cet affaiblissement est utile à ceux-là mêmes qui profitent de la morale qui a cours et c'est pourquoi ce sont eux qui tiennent le marteau et frappent. Échappez ne serait-ce qu'un instant à leur discipline lucrative et sécurisante et vous les verrez s'empourprer, bafouiller et faire tout ce qui est en leur pouvoir pour vous convaincre du bien-fondé des limitations et exigences qu'ils jugent nécessaires au bon fonctionnement de leur monde. Cela prouve du moins une chose : la qualité de leur existence ne tient pas à leur propre volonté, mais à la nôtre.

D'AUSSE LOIN QUE je me souviens, je me suis toujours tenu juste à côté de la vie. Tandis que les autres jubilaient dans leurs distractions, j'essayais de les suivre et de me mettre en leur état d'esprit. J'ai mis des années à comprendre — et accepter — que c'était là des efforts inutiles. Si je croyais aux univers parallèles, ce qui n'est pas le cas, je dirais que j'ai pris, en quittant

les limbes, une voie peu fréquentée, comme on quitte une autoroute pour un chemin étroit fait de gravelle et de surprises. Là où j'étais, où je suis aujourd'hui encore peut-être plus qu'auparavant, je vois très bien toutes ces choses qui fascinent la plupart, mais comme on assiste à une pièce de théâtre en spectateur qui fait volontairement l'effort de croire à la mise en scène qui se dévoile devant lui, tout en sachant que ce n'est là qu'un jeu d'acteurs.

J'AI RI COMME un fou, il y a quelques années, quand un professeur de maternelle m'annonça que ma fille n'avait pas atteint les objectifs de la session parce qu'elle ne savait pas lacer ses souliers. La pauvre ne réalisait pas ce qu'il y avait là de drôle... On ne leur montre qu'à donner la patte, n'attendons pas d'eux qu'ils portent un jugement éclairé sur le monde.

SOUVENT JE ME demande s'il est bon ou mauvais, pour quelqu'un qui écrit, d'être entouré de gens qui ne lisent pas.

LA CULTURE AGIT sur certains individus comme une potion de métamorphose : si tôt ont-ils commencé à emprunter quelques idées qu'ils reprennent à leur compte, si tôt les voilà déclamant comme

des génies, le visage fier, le rictus bien en vue, avec ce ton dans la voix qui indique clairement qu'ils confondent balbutiement et analyse, éructation et dialectique, ambition et savoir.

UN DES AVANTAGES de vivre dans une maison centenaire est que lorsque l'on a un souci, les murs chuchotent qu'il y a un siècle, une personne qui n'en a plus aucun avait exactement le même.

CE QUE L'ON a vu se répandre dans les pays de l'Est dans les années trente est en train de se reproduire de nos jours à l'échelle mondiale. Contrairement à l'opinion commune, le foyer fasciste n'était pas en Allemagne, où il s'est développé plus tard de la plus virulente manière, mais bien dans de nombreux pays de l'Est et une grande partie de l'Europe. Il faut un certain consensus de dogmatisme pour que le germe de l'intolérable puisse prendre racine, devenir fort, néfaste et enfin incontrôlable. Ce goût du jour, chez mes compatriotes, pour la rigidité légalisée, l'ordre malsain, le contrôle puritain, et, surtout, pour l'étatisme exalté du renouveau, qui n'est dans les faits que rapiéçage purulent, il s'est aussi développé ailleurs depuis des années et trouve dans l'endoctrinement généralisé un foyer à peu près partout dans le monde actuel. Bientôt, il ne

restera que peu de place en ce monde où la liberté aura encore toute la considération que je lui porte.

ON ME DIT à l'occasion que certains de mes écrits sont caustiques et corrosifs, que ma plume, parfois capable de toucher le cœur, peut aussi être une masse que j'utilise cruellement. C'est une fausse perception : je n'assène aucun coup, je n'attaque rien. En fait, tel le peintre qui de son pinceau dévoile l'angoisse humaine (je pense au *Cri* de Munch), je ne décris par mes mots que ce que je vois, entends ou ressens. Que cela soit doux ou sinistre m'importe peu. Si c'est vrai, cela mérite d'être crié; si c'est faux, cela n'a aucune valeur et il n'y a pas lieu de s'en faire. Les effets? Je ne suis pas responsable de la lucidité, de la culpabilité ou de la sottise de celui qui me lit. En outre, je n'ai, à ce propos, de compte à rendre à personne, sauf à moi-même, évidemment.

J'AI, EN REGARD du courage qu'ont les hommes de commencer chaque jour et de vivre, la plus sincère admiration. Le métier de vivre, pour reprendre l'expression de Cesare Pavese, est un métier des plus complexes et des plus durs, et quand bien même l'épreuve des jours serait adoucie par les extravagances du faire semblant, par la récompense sociale ou par la multitude des

plaisirs, du plus grossier au plus fin, je ne peux que reconnaître dans ce déni presque parfait de l'indéniable une force incommensurable devant laquelle je lève bien haut mon chapeau.

COMPTINE POUR ADULTES

Ta di dou dam
Je suis l'enfant de mon papa
Je suis une grande personne
Je fais ce que l'on dit de moi
Ta di dou dam
J'ai bien appris mes leçons
Les petites étoiles dans mon cahier
Elles sont maintenant dans mon ché-
quier
Ta di dou dam
Je suis quelqu'un de société
Je coche ma liste d'épicevie
Pas une étape je n'ai manquée
Ta di dou dam
Papa, maman sont fiers de moi
Patron, susucre, je fais le beau
Je donne la patte même sur le dos
Ta di dou dam
J'ai des idées plein la caboche
Et des projets plein l'agenda
C'est grâce à tous les médias

Ta di dou dam
Quand je me sens désespéré
Que mon prozac est expiré
Ma petite pilule c'est consommer
Ta di dou dam
Je suis l'enfant de ma maman
Et maintenant que je suis grand
Je fais ce que l'on rit de moi

J'AI INVOLONTAIREMENT QUITTÉ, quelque part en enfance, le chemin que l'on conseille de suivre pour atteindre le bonheur. Cette irréversible perte est à la fois un gain prodigieux : je trouve chaque jour de petits cailloux lumineux qui me donnent le goût de marcher encore plus loin, rien que pour voir où ils me mèneront.

CE SONT DES fous, mais ils ne le savent pas. Ou, plutôt, ils font tout ce qui est en leur pouvoir pour l'ignorer. Le système, le leur, qu'ils ne contrôlent pas, car c'est lui qui les a mis au monde et non l'inverse, est structuré de bas en haut de manière à toujours tenir à l'écart les seules personnes qui n'ont pas perdu la tête, en leur faisant croire — ce qui fonctionne souvent — que ce sont eux les véritables fous. Quant aux autres, ils se satisfont en souriant bêtement de ce qu'on veut bien leur laisser croire qu'ils ont acquis.

Ainsi la machine sociale peut perdurer, avalant les uns, ceux qui lui sont indigestes, pour recracher sans cesse les autres, afin qu'ils se reproduisent pour les siècles des siècles, ce qu'ils font sans rechigner en grossissant chaque jour leur album photo familial qui ira bientôt pourrir dans une cave humide, aussitôt ces petites machines enterées. Marginaux, contestataires — les véritables, pas ceux que le système fait siens —, artistes dans l'âme, créateurs de survie, esprits libres, francs-tireurs sans coteries, sont tour à tour mis au rancart, évincés, internés, emprisonnés, condamnés, jugés, exploités ou, plus simplement, ignorés.

PRIMES SUR MON salaire annuel. Marcher chaque matin, sur le bord de la rivière, tandis que les autres sont déjà tous dans l'agitation : 2 000 \$. Emporté par une lecture magnifique, pouvoir la terminer jusqu'au petit matin : 5000 \$. Être avec ses enfants, le matin en déjeunant, les accueillir le midi et dîner avec eux, les recevoir le soir et être disponible pour échanger s'ils en ont envie : 10 000 \$. Ne pas avoir à faire de faux sourires à longueur de journée : 25 000 \$.

UNE SOCIÉTÉ QUI ne permet pas à ses poètes d'en être, c'est-à-dire en leur interdisant scrupuleusement de ne pas répondre à l'acharnement du

gain, est terriblement atteinte. Considérant que ce que nous nommons « société » n'est toujours que le reflet de l'opinion de sa majorité et que la nôtre, de toute évidence, place l'art et l'artiste en dessous de presque tout (à moins que cela ne se consomme dans une allée de centre d'achats), il va de soi que mon verdict sur mes contemporains est sans appel. Ceci dit, je n'ai pas de haine envers ces esprits secs, ces âmes fâdes, ces cœurs tristes... J'éprouverais même de la peine pour eux si ce n'était que je n'arrive pas à tenir en considération celui qui toujours s'éborgne lui-même pour rester dans son obscurité. Écrivant ceci, je souris en pensant à toutes ces têtes creuses qui s'acharnent jour et nuit pour faire des artistes des vendeurs, de l'art une marchandise et le refrain d'une chanson de Rue Kétanou me monte aux lèvres : « Y a des cigales dans la fourmilière, et vous n'avez rien y faire... »

DONNEZ-MOI DE quoi vivre simplement, dit le poète, et je vous offrirai en échange des mots pour soulever votre cœur et votre âme jusqu'à la fin des temps.

ON SE DIT tout le temps : encore un peu de ceci, juste un soupçon de cela, et je serai comblé, je serai heureux. Mais ceci survient, cela arrive,

et voilà qu'il nous faudrait un peu plus de ceci, encore un soupçon de cela. Désirer sans fin : destin cruel du mortel, jusqu'à ce qu'il ne désire plus rien : par la mort, la sagesse ou le désespoir. Gare ici à ne pas confondre désespoir et déception. Le déçu désire encore ce qu'il n'a pas eu, même en ayant la conviction profonde qu'il ne l'obtiendra jamais. Le désespéré, au contraire, à perdu tout espoir et, tel Dédales dans le labyrinthe, il cesse de courir en tous sens et s'assoit, le dos bien appuyé contre un mur. Désespoir. La respiration se calme, le souffle revient et au moment même où est acceptée l'absence d'issue, à l'instant où le désespéré réalise qu'il n'y a pas de sortie, il lève les yeux et aperçoit le ciel, lumineux et vaste.

LA PLUPART DES passions brulantes finissent par une marche tiède, dans une rue de banlieue froide, derrière une poussette grinçante.

CES FEMMES, dont le souhait le plus cher était d'avoir un enfant, qui s'empressent tôt le matin aux portes des garderies.

IL DIT : « C'est un état d'esprit. Ou plutôt d'âme. Le voile surgit lentement, couvre le ciel et empêche toute lumière d'entrer. » Elle dit :

« C'est chimique. » Elle parle neurones, synapses, neurotransmetteurs, dopamine et sérotonine. Il parle consommation, lucidité, confusion, état crépusculaire. Il demande : « Où est le sens ? » Elle répond : « Quel sens ? » Il dit : « Je tourne dans la nuit et, tel un papillon inconscient, je suis attiré par ce qui finit par me brûler. » Elle dit : « Tout passe, il faut s'occuper en attendant. » Il dit : « C'est exactement ça. S'occuper en attendant... » Elle pense à travailler, espérer, croire, bâtir, planifier, réunir. Il pense à danser, chanter, parler, rire, aimer, être un peu moins seul. Il dit : « Il faut savoir faire ces choses. » Elle dit : « Tous le font depuis toujours pour les mêmes raisons. » Il dit : « Tous n'ont pas réussi à le faire. » Elle dit : « Mais tous l'ont voulu. » Il dit : « Et où sont-ils allés ? » Elle dit : « Nulle part. » Il dit : « Alors quoi ? » Elle dit : « Comment quoi ? Rien. » Il dit : « C'est cela, précisément, chirurgicalement cela : c'est un état d'esprit. Ou plutôt d'âme. »

UNE NUIT, vers 3 h 30, le vent a sorti son violon, et les portes, telles de jeunes filles au bal, ont valsé jusqu'au petit matin. Réveillé par cette agitation nocturne, je suis sorti fumer une cigarette sur la galerie, et j'ai surpris les araignées en train de se goinfrer comme des Romaines à une orgie.

QUAND J'OUVRE LA bouche, qui parle ? Mon père ? Ma mère ? Mes peurs ? Mon désir ? Qui commande ? Qui est le maître de l'empire que j'appelle « moi » ? Qui est l'empereur de cette terre faite d'agitation, de vouloir et de mensonges ? Que veut le peuple de cette nation intérieure ? Le conseiller est-il un traître qui ne veut pas mon intérêt, mais celui d'ennemis ? Quel est le but de ma course ? Qui motive mes jambes ? Qu'est-ce qui active mon mouvement ? Quelle part de ma conscience le vin que je bois embrume-t-il ? Pourquoi est-ce si bon ? À qui sont ces chaînes que l'alcool corrode ainsi ? Tous les fardeaux que je porte m'appartiennent-ils vraiment ? Cette lourdeur est-elle mienne ? D'où vient ce cadenas doré posé sur mon esprit ? À qui sont ces barreaux d'or, qui les a mis là ? À qui appartient cette voix qui reconforte, qui entre en ma fragilité sans me troubler, sans rien briser de ma nature ?

AVANT LA FIN de l'adolescence, aucun endoctrinement possible : toute la puissance du monde ne parviendrait pas à faire que l'adolescence ne soit pas ce qu'elle est par essence : une rébellion. Mais la table est déjà bien mise par l'école, cette grande usine à former de bons citoyens et d'insatiables consommateurs. La guillotine est ensuite plus facile à utiliser, quand les cous ont été bien préparés. La vente aux enchères débute : rêves

de succès, de carrière, de sécurité, de pouvoir et de bonheur. Rien n'est épargné pour que les dos s'assouplissent. Quelques têtes fortes refusent de plier l'échine ? Voyons comment ils pourront refuser de mettre la tête sur le billot en assumant tous les risques que cela implique de la garder bien haute : avec les rêves, viennent évidemment les menaces voilées, les peurs médiatisées, les conseils ordonnés. Là, commence les reniements, les chutes et les concessions. Ici, apparaissent les explications, les justifications et les contritions. D'accommodements déraisonnables en compromis avachissants, les poètes diluent leurs vers jusqu'au Rien, les libres penseurs affadissent leurs pensées jusqu'au conformisme, les différents écorchent leur différence, les athlètes de la liberté prennent leur retraite pour entrer au temple de la renommée sociale. Certains jouent à ceux qui jouent le jeu, mais leurs rires cachent tant bien que mal du jaune. Quoi qu'il en soit, il semblerait qu'il ne faille pas s'en faire : il paraît que ce n'est qu'une partie d'eux-mêmes qui se soumet ; sorte de reniement partiel qu'ils sauront bien récupérer quand ils auront assez de REER... À moins qu'il ne s'agisse d'une expérience on ne peut plus paradoxale où l'on reste soi-même en reniant une partie de soi-même, plutôt grande que petite.

JE LIS AVEC délectation dans le *Journal* de Sol-
lers : « La démocratie suppose un avocat virtuel
derrière chaque citoyen, et un système sophisti-
qué d'écoutes policières (pour le bien, évidem-
ment). » Un peu plus loin, citant Chateaubriand :
« Les béats de philanthropie faisaient couper le
cou à leurs voisins avec une extrême sensibilité,
pour le plus grand bonheur de l'espèce huma-
ine. »

LES ANNÉES QUI ont été nécessaires pour
extirper le clergé de toutes les strates sociales
ont permis, par inattention, à une toute nou-
velle race de sauveurs, plus puissants que les pré-
cédents, de s'installer confortablement au cœur
de la réflexion humaine : faiseurs de sondages,
faiseurs d'études, faiseurs de lois, faiseurs d'opi-
nions, faiseurs de gros bon sens.

ÊTRE ARTISTE ET ne se satisfaire que de faire
son art et avoir de quoi vivre, c'est la même chose
que d'être un bon bourgeois : du pain et des jeux.
Il faut vouloir incendier le monde et soi avec lui.
Il faut chaque jour s'efforcer de « penser à coup
de marteau », comme le disait si bien Nietzsche.
Quel plaisir que de frapper dans la pourriture
des madriers sociaux ! Et si d'aventure quelques
morceaux sains sont éclopés au passage, on doit

l'accepter comme d'inévitables dommages collatéraux.

S'IL Y A une idée qui m'est insupportable, c'est bien celle, communément admise aujourd'hui, qui fait de l'école — nez à nez avec la famille — le lieu par excellence de tous les bienfaits de la civilisation, de la socialisation à la culture, en passant par l'éducation et la gestion des individus qui forment la société. Les concepts de discipline, de pédagogie, de scolarité universelle et de système essentiel, défendus corps et âme par les tenants de la société comme structure fonctionnelle dans laquelle les individus doivent trouver leur place comme engrenage pour son bon fonctionnement, individus qui sont la plupart du temps soit des chancres dépendant de l'école, soit des êtres parfaitement adaptés, c'est-à-dire, pour reprendre les mots de l'antipsychiatrie, des gens à qui on a coupé la tête sans qu'ils ne s'en rendent compte, ne dissimulent en fait qu'une politique asservissante favorisant uniquement à perpétuer un système d'économie de marché dont sont seuls bénéficiaires ceux que l'on sait. Plus de cinquante ans après le fameux « Ne travaillez jamais » inscrit par Guy Debord à Saint-Germain-des-Prés, le système lucratif de la pensée laborieuse s'est confortablement installé dans toutes les sphères de la vie, en particulier

dans celle qui a pour rôle l'éducation de la jeunesse. Sur tous les murs des écoles contemporaines, de la petite école à l'université, on devrait aujourd'hui inscrire le slogan suivant : « Étudiez pour travailler ». Ce serait faire preuve d'honnêteté et, dans la réalité, ne reviendrait qu'à formuler un pléonasme par rapport à ce programme partout présent qui consiste à faire de tous ces potentiels pensants de bons travailleurs, c'est-à-dire de bons consommateurs.

NOUS CROYONS CONTRÔLER notre vie. Nous avons la certitude de pouvoir choisir. La réalité, c'est que le temps n'est pas linéaire, mais bien dimensionnel ; notre vie entière existe dans une globalité nouménale qu'il nous est impossible de concevoir de par notre perception temporelle de l'écoulement du temps. Nous ne choisissons pas, nous sommes choisis. Nous ne pensons pas, nous sommes pensés. Nous ne vivons pas, nous sommes vécus. L'ensemble des facteurs internes et externes qui existent déjà est la peinture achevée de notre existence, contrairement à l'esquisse que nous imaginons pouvoir colorer à notre goût. Cela dit, il est normal qu'une telle illusion subsiste : elle permet cette impression d'agir et de contrôle qui nous est si chère et sans laquelle tous les systèmes auxquels nous nous accrochons

désespérément n'auraient pas plus de force que la première neige d'un automne naissant.

JE LIS DANS une revue cette publicité destinée à promouvoir la lecture chez les jeunes : « Des parents s'interrogent... Pourquoi lire? Aider une enfant à bien lire, c'est l'aider dans son cheminement scolaire; c'est multiplier les chances qu'il puisse poursuivre la carrière de son choix et c'est l'initier à un loisir dont il pourra profiter toute sa vie. La lecture contribue au développement global de l'enfant. Elle l'amène aussi à réfléchir et à faire des découvertes. Elle suscite son imaginaire et lui permet d'apprendre. Elle l'aide enfin à s'ouvrir sur le monde en plus de lui permettre de développer de nombreuses habiletés. » En lisant cette présentation toute socialisante, je me disais que l'on avait oublié d'expliquer que la lecture permet surtout d'avoir une autre perspective sur le monde, qu'elle propose de toucher à des pensées qui sortent du petit cadre habituel dans lequel l'enfant vit et où, habituellement, il restera enfermé jusqu'à sa mort, faute d'avoir eu le temps de lire. On ne mentionnait pas non plus que la lecture peut aussi être une superbe fuite quand l'emmerdement du monde nous sort par les narines, quand la lucidité permet de voir dans sa plus pathétique expression la capitulation adulte et que les mots sont une sortie de secours moins extrê-

me avant de prendre l'ultime. Enfin, on évitait de dire que la lecture peut mener sur les chemins de la rébellion face à l'absurdité bourgeoise, face à la négation de la mort, face à l'endoctrinement de Mammon, face à la soumission institutionnalisée, face aux emmerdeurs gradés, bref, face aux cons de tout acabit. Je ne suis guère étonné : on vend la lecture comme on vend tout le reste, comme un outil de réussite sociale, comme une autre façon de devenir un bon chien (savant, cette fois). Mais la lecture est une graine de *pourquoi* semée dans la terre grasse du *il faut*, un petit caillou qui s'insinue dans l'engrenage machiavélique du prêt-à-penser.

SE PRÉTENDRE LIBRE, est-ce aller jusqu'à se permettre de faire des choses qui vont totalement à l'encontre de ce que l'on prône vivement ? Que vaudrait un marginal qui agirait parfois, seulement parfois, comme les bons bourgeois qu'il dénigre à tout vent ? De même, que vaudrait ce trait si je l'assouplissais, le tordais jusqu'à en faire une petite fleur délicate ? Rien du tout. Moi, je ne suis pas une machine à laver. Je ne cherche pas à imiter quelqu'un et encore moins à m'imiter moi-même. Tristesse profonde en pensant à ceux qui ne sont que des imitateurs de ce qu'ils voudraient être.

RELU PRESQUE D'UN trait *L'archange aux pieds fourchus* de Gabriel Matzneff, journal qu'il a tenu en 1963-1964. C'est dans son journal (et parfois dans ses essais) que cet écrivain français d'origine russe enflamme la pensée. Je note : « Il ne faut jamais, dans une société, sous-estimer l'influence qu'y exercent les imbéciles. » Personnellement, je ne les prends jamais à la légère. « — Les imbéciles sont de tous les temps. — Oui, mais ceux d'autrefois ont la courtoisie d'être morts, au lieu que ceux d'aujourd'hui sont insolemment vivants, et vociférants, en particulier grâce à ces instruments du diable que sont le micro, le haut-parleur, la radio. » C'est encore plus vrai aujourd'hui, trente ans plus tard. Particulièrement à Québec. Et Internet a ouvert la voie à une toute nouvelle armée d'imbéciles qui répètent inlassablement ce qu'ils ont saisi de l'éditorial de leur journal, la seule lecture qu'ils jugent nécessaire. « Tu as seize ans. Les dix années à venir sont pour toi décisives. Lorsque tu seras un vieux monsieur de vingt-six ans, les jeux seront faits. Ou bien tu seras un esprit libre, ou bien tu seras un petit-bourgeois, habité par l'âpreté du gain, l'arrivisme, la vanité sociale et les soucis médiocres. » J'ai lu ce passage à ma fille sur le point d'avoir quinze ans. Elle m'a regardé avec un sourire dont je n'ai pu percer le sens véritable. L'avenir nous dira ce qu'il en sera. Le présent, avenir d'hier, me l'a déjà dit pour plusieurs... « Il faut

se méfier des gamins qui acceptent sans révolte la férule des adultes, la morale des adultes, la loi des adultes, l'ennui des adultes. Les petits garçons bien sages sont peut-être la joie de leurs mamans. Ils sont surtout de la graine d'esclaves. Toute révolte adolescente, quelle que soit sa forme, est bonne en soi, car elle témoigne un refus de l'ordre bourgeois. J'aime mieux les galopins déchaînés que les inconditionnels moutonniers. De ceux-ci nous n'avons rien à attendre, au lieu qu'avec ceux-là nous pourrions un jour faire sauter la baraque. » Là, je suis resté sans voix. C'est écrire on ne peut plus clairement ce que je pense viscéralement. Ces jeunes qui obéissent sans sourcilier me font pitié. On dirait des adultes miniatures déjà enfermés dans des esprits rationnels constamment ballotés entre peurs et désirs, faisant ce qu'il faut, sans jamais vraiment savoir pourquoi. Les pires de tous étant ceux qui reproduisent par la force de l'autorité un modèle adulte qui a lamentablement échoué... La fierté des parents venant souvent de ce que leurs enfants suivent le chemin de soumission qui les a tant esquinés jadis. « Dès que je pénètre dans l'étude, je me sens pris au piège, comme à la caserne le jour de mon incorporation. Ici, cesse toute plaisanterie. Mes amours, mon manuscrit en chantier, la piscine, ce n'est pas sérieux. Le réel, c'est cette sordide étude d'avoués, ces clerks au dos voûté, ces dossiers, cette grisaille. La société, c'est cela.

Le sentiment étouffant, horrible, qu'ils me tiennent. Qui, ils? Les gens, les autres, bref : l'ennemi. Je ne suis heureux que dans la fuite. J'aurais passé ma vie à fuir : fuir les êtres, les problèmes, les obligations, les responsabilités, les ennuis. Et lorsque d'aventure je suis coincé, c'est la panique. » Ah! Ces hommes qui n'arrivent pas à faire ce qu'il faut!

LE PLUS IMPORTANT, pour une certaine race d'hommes, c'est d'apprendre assez tôt et assez bien comment *ne pas* se tuer.

LES TROUPEAUX D'ANARCHISTES me font rire : c'est aussi une mode que de détester et rejeter dogmatiquement ce qui est à la mode.

J'AI RÉCEMMENT EU une conversation au sujet des limites que l'on devrait *a priori* imposer aux enfants. Mes interlocuteurs étaient d'accord avec le discours que l'on entend beaucoup, à savoir que « les limites sont essentielles », qu'« un enfant à qui l'on ne pose pas de limites finit toujours par en chercher », que « les limites sécurisent l'enfant », etc. Pour ma part, je réfute de la même façon et avec autant de force que lorsque l'on me parle de « guerres justes ». Je n'y peux rien,

je suis par nature et depuis l'enfance même du côté où il y a le moins de rigidité, au risque de sombrer dans le vide. C'est plus fort que moi : il suffit de me parler ne serait-ce qu'indirectement de fermeté sous toutes ses formes pour que je me braque comme un loup qui aperçoit de loin l'enclos des chiens. Je précise qu'il n'y a pas là une proposition de façon de mieux vivre et la preuve en est que cette attitude incontrôlable m'a apporté mon lot de désagréments, tant d'un point de vue personnel que professionnel. Cela dit, si par « limites » on entend de ne pas laisser son bambin de quatre ans traverser la rue seul, ce n'est pas même la peine d'en parler. Mais je ne crois pas que ce soit essentiellement de ça dont il est question quand on aborde ce sujet dans les livres de psychologie populaire moderne, où le dernier psychologue-animateur-de-radio-télé y va de sa grande théorie sur tout et rien. Je pense plutôt qu'il est ici question d'imposer et non d'encadrer, d'autorité et non de sécurité, enfin, d'orgueil et non d'éducation. Comme l'écrivait Cioran : « Toutes les autorités ont leur Bastille. » Et je déteste les prisons. Je me demande aussi si ces supposées limites essentielles ne sont pas tout simplement des projections de ces mêmes limites qui nous ont été imposées étant enfants, et que l'on a intériorisées si bien et si profondément qu'il nous est désormais impossible de les voir pour ce qu'elles sont : des limites, des limitations,

c'est-à-dire des points d'arrêt. Il y a quelque chose dans ce discours qui me dérange, car je ne peux m'empêcher de voir les limites intériorisées chez les autres, mais surtout en moi-même. Presque tout le temps. Ainsi, je me demande si tous les rebelles sont des humains à qui l'on n'a pas imposé assez de limites dans leur jeunesse ? Tristement, ce que je vois surtout ce sont des individus qui ont appris à obéir, à bien servir, à connaître mieux que quoi que ce soit d'autre ce qu'ils ont le droit de faire et surtout ce qui leur est interdit. Je vois des gens qui ont très bien saisi dans leur enfance le sens du mot « limite » et qui, en arrivant sur les rives du monde des adultes, sont devenus des spécialistes de ce mot.

UN APERÇU DE la noyade vient parfois : ce n'est pas l'air qui manque ou l'eau qui brûle les poumons. Ni le sommeil, ni l'éveil. Rien qu'une brûlure.

ÊTRE UNE TOILE : *le cri* de Munch.

LE MOT « CHAOS », loin d'évoquer en mon esprit des images inquiétantes, m'entraîne plutôt du côté de l'impermanence et du non-prédestiné. Moins consolateur que des panacées comme

« destin », « foi », « sens », « but », « morale » et autres assurances contre les aléas de l'existence — qui sont hélas ! obligatoires pour l'équilibre mental de la plupart — le chaos offre l'incontestable avantage de renvoyer continuellement les théories asservissantes au néant fantasmatique d'où elles sont issues. Comme l'infini, le chaos est toutefois impossible à saisir objectivement et globalement par l'esprit qui, étant fini et soumis à un fonctionnement entièrement dépendant d'une nomenclature conceptuelle qui est son essence même, cherche par tous les moyens dont il dispose (émotion, rationalisation, théorisation, liaison, voire création) à voir des liens de cause à effet dans à peu près tout. Chacun, ainsi, cherche à être l'opérateur central de son imprévisible survie dont l'égo se nourrit avidement. Chacun espère tenir assez serrées les rênes de la fortune pour éviter ce qui lui déplaît et obtenir ce qu'il aime. Or, on le sait trop bien, cela n'arrive jamais et ce n'est souvent qu'en regardant ses mains ensanglantées par la fougue de l'adversité que l'homme de « bonne foi » réalise qu'on l'a trompé ou, quand il est réaliste, qu'il s'est dupé lui-même. Bien sûr, d'aucuns parviennent à simuler l'ordre et la sécurité dans la petitesse de leur conception de la vie, mais cela ne dure jamais bien longtemps, jamais assez assurément, pour les voir quitter ce monde sans avoir eu l'occasion de constater à maintes reprises que l'emprise qu'ils

exerçaient sur leur petit univers n'existe que dans leur fragile combat contre la peur de ne pas être en contrôle. Pour certains, enfin, cette prise de conscience n'a jamais véritablement lieu ; et c'est en oscillant d'inconscience en inconscience, de jeu en jeu, de déni en déni, qu'ils traversent leur champ vers l'abattoir, tel un troupeau de future viande hachée.

CHAQUE MOT ÉCRIT est comme l'insertion d'un cathéter. Mais l'envie demeure.

SI J'ÉTAIS DE droite, je serais bien plus impitoyable que mes ennemis qui croient y être, mais qui ne s'y plaisent que par un intérêt de boutiquier ou par une colère de petit qui voudrait être grand. Les quelques arguments qu'ils répètent dans une litanie risible, je les passerais au tamis et en ferais ressortir le plus vif, le plus brûlant. Je me laisserais sans réponse possible. Mais je n'y suis pas et n'y serai jamais. J'aime trop la vie, la liberté et, surtout, la défense inconditionnelle des faibles et des perdants. À la rose parfaite qui telle une reine fardée pour le bal s'illumine elle-même de sa beauté et de sa grâce, je préfère de loin la simplicité et l'humilité du pissenlit qui pousse dans de mauvaises conditions, en

attendant d'être rasé par l'herbicide du pouvoir ou la lame de l'intolérance.

JE NE VEUX pas d'une petite pilule qui me calmerait, m'endormirait, me rendrait « normal ». Je préfère à cette lobotomie chimique, à cet assassinat prescrit, la souffrance lucide, l'angoisse révélatrice, l'insomnie inspiratrice. Entre le sommeil glacé et la conscience ardente, le choix ne se pose même pas. Jusqu'à la folie ? Jusqu'à l'isolement ? Oui ! Et bien au-delà.

LE JUGEMENT QUE nous portons habituellement sur les génies est incorrect. L'idée qu'un génie puisse aller d'un point A à un point C sans passer par un point B n'est vraie que dans une certaine mesure. Cette opinion largement répandue ne tient pas compte de deux facteurs déterminants qui font la race des génies : l'effort surhumain et l'inassouissable besoin d'amour. Le premier biographe de Mozart, Xaver Niemetschek, relate que durant son enfance le musicien demandait sans cesse autour de lui si les gens l'aimaient. Il ajoute que si d'aventure quelqu'un blaguait en disant qu'il n'éprouvait pas d'affection particulière pour lui, l'enfant génial fondait en sanglots. La table était bien mise pour l'excellence. Ajoutons à cela l'omniprésence d'un père

maladivement motivateur (on sait l'extrême enfance musicale que Mozart a vécue), une capacité phénoménale à la musique, et nous avons une recette pour faire un génie. De même, je pense à un prix Nobel qui déclarait dans un discours que sa plus grande motivation n'avait pas été l'amour de son savoir, mais bien son immense besoin d'amour. Aussi, quand j'entends parler d'un phénomène humain qui surpasse totalement, d'une façon ou d'une autre, ses pairs en talent, quand vient à mes oreilles une histoire de génie, quand enfin j'entends parler de performances phénoménales de la part d'un être humain, je ne peux m'empêcher de penser à ce surhomme avec beaucoup moins d'admiration que de compassion.

LA VIE EST un principe d'entonnoir.

JE ME MÉFIE des gens qui écrivent « Dieu » avec une majuscule : j'ai toujours peur qu'ils ne profitent d'un moment d'inattention pour allumer un bûcher sous mon lit ou m'étouffer avec une étole.

AVOIR UN CORPS qui entend mieux que son âme est parfois douloureux. Mais c'est aussi une

assurance contre l'engourdissement total. Je vois tellement de neutralisés quand je regarde autour de moi — et plus loin aussi — que quelques reflux gastriques, quelques noirs matins deviennent acceptables. La lobotomie ne se pratique pas que dans les hôpitaux psychiatriques et je suis même prêt à affirmer, preuves à l'appui, qu'elle est encore plus fréquente en dehors. Toutes ces dents serrées, ces mâchoires crispées, n'attendent-elles pas une décharge électrique ? Quoi alors ? La paye ? La fois où ça va être mieux ? La petite bière frette du vendredi ? La vie n'est-elle que ça ? Une bonne job suivi d'un bon show ? Trop peu pour moi. Un problème se pose toutefois : à force de refuser la désactivation, la fatigue survient. Normal : presque toutes les pièces du casse-tête sont taillées pour valider l'inhibition. Comme une sorte de gros ciel bleu plate, monotone, sous lequel se promène une foule avec un grand sourire et de grands espoirs. Alors parfois, certains jours, une lourdeur monte, on accepte d'être tondu et de se faire mettre un bout de caoutchouc dans la bouche, pour ne pas briser les dents. Y a des sourires, des applaudissements, des congratulations. Y a des « je l'savais », des « bon, enfin ! » et des « il est des nôtres ! ». Je souris à mon tour comme un Éloi devant des Morlocks. Bèèèè ! Mais avant que les poignets et les chevilles ne soient liés, juste au moment où tout le personnel semble enfin content d'être sur le point de régler le

cas problème, une lueur passe, et me voilà sur mes pieds, courant dans le corridor de l'émancipation, dévalant les marches de la désobéissance, entonnant, sous mon vieux ciel nuageux, le chant de l'insoumission. Encore un peu et j'y passais. Dans ce temps-là, j'ai l'air fou. D'un fou. Mais je n'y peux rien, je me sens comme ce type dans le film *Den Brysomme Mannen*, j'entends une musique par un petit trou que personne ne semble voir, ne peut ou ne veut voir. Tends l'oreille, lâche ton mors, n'aie pas peur de faire de la peine à maman... L'entends-tu ?

L'APPROCHE DE MON œuvre nécessite un certain contact préalable avec la mélancolie ou, je préfère le dire ainsi, avec la tragédie de vivre ; ce qui ne veut en aucun cas dire qu'elle soit triste : tragédie n'est pas tristesse. Et comme l'écrivait Chantal Thomas : « Aucun livre n'est aussi triste que la vie. »

L'IDÉE D'ÉCRIRE POUR être lu par le plus grand nombre est risible. Je doute parfois que mes propos puissent être véritablement entendus, quand tous ces écrivains qui ont pensé de même manière, tous ceux que j'aime, tous ceux que j'admire, tous ceux qui ont tenté de

dire tout ça avant, ont été humiliés, condamnés, enfermés ou pire, complètement ignorés.

SI ON A dit à tort que j'ai, comme écrivain, un « obscur délice » pour la mélancolie, il est cependant vrai que je préfère viscéralement provoquer la vérité troublante ou consternante plutôt que de chercher continuellement des dieux et des espérances que l'existence dément avec une fidélité à toute épreuve.

CRITIQUE DÉCEVANTE : pas un mot sur le style, sur les images, sur les émotions suscitées... Bref, pas un mot sur ce qui fait un écrivain.

SI MON OBJECTIF premier dans la vie et l'écriture était d'être compris et louangé, je ne vivrais pas comme je vis, ni n'écrirais ce que j'écris. Il s'agit d'embrassement, non de désir de plaire. Évidemment, mes textes, une fois publiés, appartiennent aux lecteurs qui sont en droit d'y trouver ce qu'ils veulent. Mais je ne suis par conséquent pas responsable de l'interprétation qu'on en fait ; je n'assume que ce que, moi, j'ai voulu y mettre. Le reste appartient à la conjecture, la même qui fait des écrits de Nietzsche un préambule au nazisme ou de la *Bible* une justification de l'Inquisition.

De ce point de vue, prendre la critique artistique au pied de la lettre, ce serait oublier ce proverbe du philosophe Alain qui dit que « tout ce que le chien mange fait de la viande de chien ».

SENTIR LES CHAÎNES lacérer la peau, déchirer les chairs, voir le sang des esclaves jaillir tandis qu'ils dansent et rient. Ressentir un violent besoin de libérer à coups de hache, quitte à couper un membre pour les émanciper.

JE CHERCHE LA différence entre un homme qui ne travaille que pour l'argent et une prostituée. Je n'en trouve aucune. En fait, tout ce qui me vient à l'esprit est que l'on n'entendra jamais une péripatéticienne parler de son travail et que, du coup, l'emmerdement qui vient instinctivement en entendant quelqu'un deviser sur les insignifiances qui occupent ses jours est habituellement évité au contact de la fille de joie. Et même plus.

SE POURRAIT-IL que le naufrage soit en fait le point d'arrivée ultime, que tous les hommes cherchent à éviter de toutes leurs forces en faisant semblant, en riant jaune, en s'affairant continuellement, en trouvant chaque seconde de

quoi survivre dans le but inavoué, même à eux-mêmes, de ne pas sombrer ?

VOUS SENTEZ L'ODEUR ? Non ? Moi, si. Et presque partout. Elle me prend au nez en voiture, quand, après m'être arrêté sur un poste qui jouait *Smells Like teen Spirit* (nostalgie, quand tu nous prends...), la chanson se termine : haleine de singes. Grognements primaires, réflexions binaires, idéologies populaires. Beaucoup de « gna-gna-gna ». De la colère aussi, en cascade, et mal contrôlée par ces esprits qui n'ont juste pas eu de chance (mon humanisme inébranlable qui écrit). Le lexique est lilliputien : *job, économie, travail, plasma, bluetooth, blu-ray, pool, rock, séries éliminatoires*, le tout entrecoupé de logique de cour d'école et d'affirmations oiseuses. *Quand on veut, on peut. Welcome to the best radio ! Amen !* Le discours est facile à suivre, c'est celui de la petite misère, d'hommes enragés, envieux, outrecuidants, enfermés dans leur sinistre doctrine de soldats — sans la bravoure — et de prolétaires — sans le courage. Des économistes de caisse populaire, des analystes à courte vue, des théoriciens de l'ineptie. De tout et n'importe quoi. Surtout n'importe quoi. Pourvu que *ça fesse*. Mon rêve : leur poser quelques questions. De base. Des questions qui permettent d'avoir une certaine vue sur le monde, qui évitent de n'être qu'un pion qu'on envoie

sur la case qui mène directement et obliquement au fou. Une perspective. Pour ne pas penser que le monde commence avec le petit « je » et se termine par un emploi stable et une piscine hors terre en banlieue. « Éclairez-moi, je vous en prie, chers porte-paroles des « petits épargnants » ou du « vrai monde ». Dites-moi un peu ce que vous savez sur ce que vous détestez tant. Parlez-moi du dernier livre que vous avez lu, de la dernière œuvre (tous genres confondus) que vous avez aimée à en pleurer. Oui, à en pleurer. Ça vous fait rire ? Votre rire est dramatique, désespéré. Comme j'aimerais vous faire ressentir ce que je ressens devant une toile de Fragonard, à l'écoute d'une chanson de Saez, en lisant une page de Quignard. Vous dites ? Tour de verre ? Élitisme ? Non. Je m'emporte aussi pour un but du Canadien en série, m'époumone sur une chanson avec Kurt Cobain, tripe en branchant mon nouveau câble HDMI, m'excite devant une Pom Pom Girl qui a de la souplesse à revendre... Ce monde, c'est aussi mon monde. Je suis curieux de nature, j'explore, et ce qui me plaît me plaît. Mais parlez-moi un peu de ce continent que je peux fréquenter et qui vous semble inconnu. Vous ne pouvez pas... Dommage. Triste. Alors, expliquez-moi les raisons qui vous font aimer ce que vous aimez. Ne me répétez pas que vous aimez ce que vous aimez. Dites-moi pourquoi. Votre théorie sur le capitalisme, votre avis sur sa déroute actuel. Votre

opinion sur l'accord de Kyoto. Vos vues sur les problèmes écologiques bien réels. Votre compréhension du conflit en Afghanistan. En Irak. Je veux vous entendre. Sincèrement. Ne me répétez pas en boucle les mêmes clichés, j'ai CNN moi aussi. Soyez honnêtes. Syndicats. Des barbus pour les lâches ? Vraiment ? Hoffa aussi ? Ha ? Vous avez vu le film... Anti-américanisme, pro-américanisme ? Dites-moi... Expliquez-moi votre justification des soldats de vingt ans qui reviennent dans des boîtes. Dommages collatéraux ? Démocratie ? Seriez-vous prêts à sacrifier votre enfant pour imposer les idées des petits maîtres à l'autre bout du monde ? À vous sacrifier vous ? Je vous écoute. Je veux comprendre. » Rires. Rideaux.

CEUX QUI PORTENT aujourd'hui les galons de capitaine ne savent même pas nager.

VOUS DITES QUE je ne me fais que des ennemis ? C'est qu'ils sont en guerre contre tout ce que j'aime viscéralement.

QUAND UN NAVIRE commence à prendre l'eau, il est capital de ne pas attendre qu'il coule avant de donner un coup de barre

significatif. De même, éviter à tout prix d'être assommé par le bôme, ce qui rendrait définitivement impossible tout changement de cap.

CERCLE DE YANNICK Haenel. Bon coup : il s'agit d'une plume à la Henry Miller, mais sur l'acide ; mon habitude de plier les coins des pages qui contiennent des passages qui me touchent ou me font réfléchir laissent des traces. Le livre est tout plié ! Je cite un passage particulièrement efficace. Ils se reconnaîtront : « Étais-je libre depuis ce moment-là ? Le mot me faisait rire : « libre », ils sont des millions à employer ce mot, mais qu'est-ce que ça veut dire : « libre » ? De quoi parlent-ils exactement ? La docilité rampe sous les allures ; ce sont souvent les plus résignés, les plus secrètement amoindris qui se vantent d'être libres. Le mot « libre », on dirait qu'ils le branlent. Presque tout le monde se contente d'une fausse liberté : celle du « temps libre » entre deux labeurs, celle des « congés », des « vacances », celle qu'on vous accorde une fois que vous vous êtes laissé prendre en otage. Cette liberté-là n'est jamais qu'un arrangement avec l'idée qu'on se fait de soi, une manière de négocier avec ce qu'on supporte, d'être toujours débordé par la somme des contraintes que l'on accepte pour « gagner sa vie ». Cette « liberté », je la connaissais bien : elle n'est qu'un interstice

malade entre le désir frustré et la soudaine compensation qui le soulage — un couloir, rien qu'un couloir. Là-dessus, ils mentent tous; ils mentent sur la vie qu'ils mènent, une soi-disant « vie libre », où ils s' « accomplissent » : en réalité, ils appliquent le programme, et le temps qu'on leur laisse les soulage de celui dont on les prive. Ainsi feignent-ils toujours d'avoir voulu ce qu'ils ont; et toujours ils approuveront ce dont il leur arrive de se plaindre. » Quelle bouffée d'air frais dans le marasme littéraire d'aujourd'hui! Ça fait du bien de lire quelqu'un qui s'élève loin au-dessus des histoires en conserve qu'on lit pour s'endormir ou des romans à la livre qu'on dévore en rotant son rhum bon marché sur une plage du Sud.

ON NE DEVRAIT créer que pour deux raisons : ne pas se tuer ou incendier le monde.

JE SUIS UN personnage d'une pièce de Samuel Beckett qui joue dans une pièce de Michel Tremblay.

LA MACHINE MÉDIATIQUE est aujourd'hui si sophistiquée qu'il est devenu extrêmement difficile pour un individu de penser par lui-même. En réalité, les citoyens de

notre temps, pour la plupart abreuvés à l'auge toujours pleine des médias et du prêt-à-penser, considèrent désormais comme étrange, ridicule, inutile, voire menaçant, celui qui pense librement. Pourtant, le mot « liberté » n'a jamais été aussi utilisé qu'aujourd'hui. Mais ce qu'on appelle « liberté » n'est souvent que consommation aiguillonnée, sécurité chèrement payée et servitude volontaire. Il suffit d'aborder le sujet de front avec à peu près n'importe qui pour voir subtilement ressurgir, mis au niveau du jour, c'est-à-dire affaibli, le triste mot de Lénine : « La liberté, pour quoi faire ? »

IL Y A TANT d'opinions publiques et si peu de pensées privées.

LES IMBÉCILES SONT faciles à identifier : Ce sont, la plupart du temps, ceux qui nous trouvent imbéciles.

C'EST AUJOURD'HUI UN acte révolutionnaire que d'acheter un livre.

MES FILLES PORTENT désormais des pantalons serrés sur leurs cuisses et leurs chevilles. Cela me rappelle une certaine époque où mes soeurs met-

taient leurs jeans en utilisant une cuillère pour monter leur fermeture éclair. Je pense aussi à la célèbre publicité de *Levis*, dans laquelle une jeune fille étendue sur son lit enfilait langoureusement une paire de jeans sur *When a man loves a woman*. Un matin, pour rigoler, je dis à mes filles que d'ici peu, quand la mode le dictera, elles porteront fièrement des pantalons « pattes d'éléphant ». Elles rigolent à leur tour et me jurent que jamais elles ne porteront ça. Je les taquine en précisant que c'est actuellement la mode de porter des pantalons *skinny*, comme elles les nomment. Elles rétorquent que non, qu'elles aiment ça *parce qu'elles aiment ça*. C'est la force de la mode de nous convaincre de cela même.

IL SE DISAIT qu'il avait ce talent de ne rien faire quand il y avait encore à faire, tandis que l'emportement de l'époque était de faire quelque chose même quand il n'y avait rien à faire.

LA MORT DE l'écrivaine Nelly Arcand m'a troublé. Quand la souffrance et le mal de vivre atteignent leur apogée dans le suicide, je ne peux faire autrement que me dire à moi-même : *Requiescat in pace*, enfin. Enfin pour elle, bien entendu, car l'âme qui remue les soubresauts noirs des jours (et des nuits) finit par être tordue

et consumée. *Une camisole de flamme*, pour reprendre l'expression de Matzneff, n'est jamais facile à porter, quand bien même celle-ci vous aurait mené à la gloire littéraire. Il faut l'avouer, elle avait toute une plume, Nelly Arcand. Si ce n'est pas vrai que le tourment fait systématiquement le grand créateur, il semble y avoir empiriquement un possible de création qu'ouvre l'angoisse existentielle, comme en fait foi le nombre d'artistes tourmentés qui sont passés à la postérité. C'est particulièrement vrai en littérature, où le poids de vivre ressenti par certains écrivains finit par les pousser à ce geste extrême et final. Je pense au poète italien Cesare Pavese, à l'écrivain autrichien Stefan Zweig, à Guy Debord, à Drieu Larochelle, à Romain Gary, à Montherlant, à Sylvia Plath, à Hubert Aquin ici au Québec... Chacun ayant choisi de mettre fin à leur vie parce que vivre était devenu insupportable. Je pense aussi au titre d'un recueil de Pavese : *Le métier de vivre*, car il va sans dire que vivre est pour certains aussi difficile que d'exercer un travail où il faut chaque jour recommencer, sans être capable de trouver la motivation nécessaire pour l'accomplir. Sous la plume de Nelly Arcand, la fatigue de vivre se montrait, s'exposait, explosait : « [...] je me tuerai devant vous au bout d'une corde, je ferai de ma mort une affiche qui se multipliera sur les murs, je mourrai comme on meurt au théâtre, dans le fracas des tollés. » (*Putain*, p. 87). Et la

dernière phrase du roman, chute mordante : « [...] ces choses-là ne se produisent jamais lorsqu'on est moi, lorsqu'on interpelle la vie du côté de la mort. » (p. 187). J'ai lu *Putain* il y a des années, quand le livre venait de paraître. J'en avais entendu parler (évidemment!), mais je me méfiais de cette nouvelle auteure qui avait un style incomparable, disait-on. J'ai été confondu : non seulement j'ai adoré le livre et le style, mais l'un et l'autre m'ont fait passer une nuit blanche durant laquelle j'ai dévoré le récit perturbant d'un couvert à l'autre. Je me souviens du moment précis, du divan où je m'étais étendu et, bien sûr, de l'effet que l'œuvre de Nelly Arcand avait eu sur moi. C'est que j'aime me retrouver parmi les miens : ceux qui osent dire ce que la plupart aimeraient laisser caché, ce que presque tous préfèrent taire, surtout à eux-mêmes. Il y a un risque à être lucide et vrai, et le geste posé par Nelly Arcand le prouve encore une fois. On dira tout et n'importe quoi dans les médias, surtout n'importe quoi. Chacun ira avec sa petite analyse psycho-pop et trouvera *la* raison. J'ai écrit que le suicide est une solution permanente à un problème temporaire et que l'écriture est une solution temporaire à un problème permanent. Je le pense plus que jamais, et il va sans dire que lorsque cette solution temporaire n'est plus efficace, la solution permanente remonte à la surface. Triste, ce suicide? Oui, si l'on est de ceux qui l'aimaient. Tragique? Oui,

si l'on est de ceux qui la comprennent. Aurait-on pu l'aider? Sûrement. Aurait-elle pu s'aider? Non, sinon elle n'en serait pas arrivée là. Et d'ailleurs, s'aider à quoi? À supporter? À endurer encore un peu? À mieux apprendre le métier de vivre...? Ce qui est certain, c'est qu'il y aura toujours des simplificateurs pour affirmer, sourire candide, qu'après la pluie vient le beau temps. Un chroniqueur est allé jusqu'à dire que certaines personnes se promènent avec un petit nuage au-dessus de leur tête, comme dans les dessins animés de notre enfance. Et si c'était l'inverse, si le temps en général était gris, brumeux, sombre, et que la majorité était capable de se fabriquer son petit soleil perso, en se mentant à elle-même, en s'inventant des histoires, en se projetant vers des rêves qui glissent toujours vers d'autres qui glissent toujours vers d'autres... Et quand on sait ce que peut coûter à un individu ce petit soleil perso, on se demande si ce n'est pas cher payer son petit confort intérieur. Quoi qu'il en soit, et je ne cesserai de le répéter, il faut du courage pour vivre. Et il faut être fort, très fort, pour vivre lucidement. Fort et endurant. Nelly Arcand n'a pas manqué de force, elle a manqué d'endurance.

NOUS SOMMES DANS l'ère de la culpabilité. Resterions-nous chez-nous à ne rien faire, que nous serions encore coupables. De quoi? De ne

rien faire justement. *La Faute*, telle que prophétisée dans la *Genèse*, trouve aujourd'hui son sens définitif : coupable d'être humain. Je m'imagine fort bien un bourreau tout puissant qui, jouant aux dés, jette les petits carrés blancs marqués de points noirs et à la fois le sort morbide d'un être. Comme dans la chanson *Spanish Train* de Chris De Burgh ou l'allégorie du troupeau de Blaise Pascal. Ce qu'il nous reste ? Mentir. À nous-mêmes d'abord, beaucoup, surtout. Puis aux autres, eux-mêmes menteurs à leur propre compte qui tolèrent ainsi mieux nos mensonges. Sinon, la conscience avale tout. La preuve en est que ceux qui se disent lucides finissent tous par ne plus l'être (même s'ils croient l'être encore). Et de tourisme en courbettes, d'ambitions molles en fêtes plates, d'espoirs publicisés en résignation d'esclave, ils continuent leur chemin vers une mort aussi certaine que leur vie morne. Et la vérité là-dedans ? Quelle vérité ? Chacun a la sienne, selon son humeur et les avantages qu'il peut en tirer. Vivre dans la vérité est insupportable... Serait insupportable.

Que de croyances aujourd'hui
qui, de s'être fardées comme des
vérités, se voient défendues dans
des lois édictées par de vieux
séniles, justifiées par des abrutis
qui parlent fort et policées par
des médiocres armés jusqu'aux
dents.

